

François Sureau

de l'Académie française

L'or du temps



folio

Willy Ronis

COLLECTION FOLIO

François Sureau

de l'Académie française

L'or du temps

Gallimard

© Éditions Gallimard, 2020.

Couverture : Willy Ronis, Les neufs ponts, Paris, 1957

© RMN – Gestion droit d'auteur.

*Médiathèque de l'architecture et du patrimoine,
Charenton-le-Pont.*

*Photo © Ministère de la Culture – Médiathèque de
l'architecture et du patrimoine,
Dist. RMN-GP / Willy Ronis.*

François Sureau est né en 1957 à Paris. Ancien membre du Conseil d'État, il est aujourd'hui avocat à Paris et siège à l'Académie française depuis octobre 2020. Écrivain, il a publié aux Éditions Gallimard plusieurs ouvrages parmi lesquels *L'infortune* (Grand Prix du roman de l'Académie française), *L'obéissance* (prix du Roman historique des Rendez-vous de l'histoire de Blois), adapté en BD par Franck Bourgeron (Futuropolis, 2009), *Inigo, Le chemin des morts*, *Je ne pense plus voyager* (prix Combourg-Chateaubriand), *Ma vie avec Apollinaire*, et plus récemment *S'en aller*.

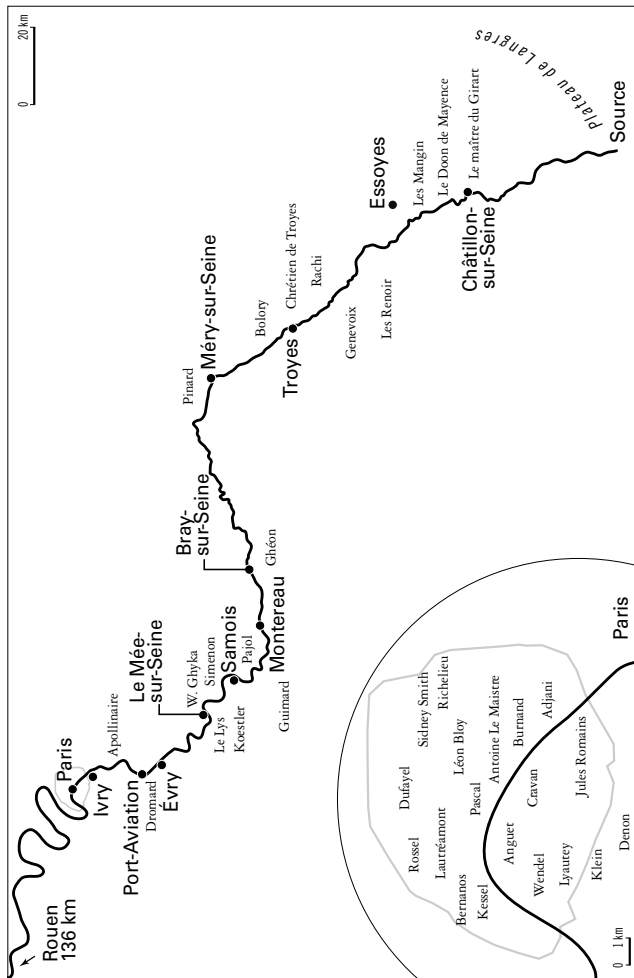
Pour Claude, mon père.

« Je cherche l'or du temps. »

ANDRÉ BRETON

« C'est ainsi que tout scribe
devenu disciple du Royaume
des cieux est comparable à un
maître de maison qui tire de son
trésor du neuf et de l'ancien. »

Évangile selon saint Matthieu,
13, 44-52



« La Seine est le fleuve sur le bord duquel j'aurai passé... » (p. 17)

LIVRE I

DES ORIGINES À DRAVEIL

Aux Sources

AUX ORIGINES

La Seine est le fleuve sur le bord duquel j'aurai passé l'essentiel de ma vie. Je me suis aperçu très tard que cette mince coulée grise et verte formait le centre d'un territoire mi-parti, réel et imaginaire, dont je n'avais cessé de vouloir déchiffrer le secret. Car je suis sûr qu'il y a un secret. Je le pressentais déjà au sortir de l'enfance, jouissant d'un monde que la mort — celle des autres ou la mienne — ne bornait pas. À présent qu'elle se rapproche, la mort m'apparaît comme un voile, de plus en plus fin au fur et à mesure que les années passent, posé sur toutes choses. Parfois, au cœur de la vie même, ce voile bouge légèrement au gré d'une brise à peine sensible, laissant entrevoir, de l'autre côté, les mêmes territoires que ceux de l'existence, mais comme ordonnés, éternellement accueillants. Apollinaire, Chrétien de Troyes, Lautréamont, l'auteur de ces lignes et tous ceux qu'il aime y sont enfin chez eux. Mon livre est un pressentiment.

J'ai commencé à l'écrire en descendant le fleuve de la source à la mer, et sans pourtant bouger de chez moi, parce que je ne savais plus quoi penser

de ce pays qui est le mien et que je n'ai jamais cessé d'aimer. C'était aussi le pays de mon père, dont une maladie commune effaçait la mémoire, et sans doute ai-je voulu aussi me faire, pour conjurer le sort, l'historien de l'oubli. Puis j'ai abjuré toute nostalgie. En allant vers le Havre, je me suis laissé prendre à nouveau par l'attente d'un salut que tout le passé prépare. La Seine m'y a aidé parce que la Seine n'est rien, un fleuve assez provincial auquel ses berges, ses villes, ses écrivains et ses peintres tournent le plus souvent le dos, et qui n'apporte rien d'autre que l'occasion de rêver à de grands voyages ultramarins. Je n'en ai rien attendu que la promesse familière, de la source à l'océan, d'une ultime rencontre, décisive cette fois, toutes amarres rompues.

J'ai fait ce chemin en compagnie d'un étranger, dont je vous parlerai souvent au cours de ce livre. Je me suis mis à son école et j'y ai trouvé plus de bonheur que de tourments. Parce que toute patrie est un exil, et d'abord celle que l'on a reçue en partage, je l'ai aimé comme un frère. Il m'a fait entrevoir la beauté, la puissance de transformation intime de ces patries imaginaires qui sont plus réelles que les vraies. Rien n'est plus difficile à montrer, et je n'ai pu le faire qu'en m'essayant, au long d'un travail dont je ne connais pas le terme, à une sorte de gigantesque collage dont l'eau du fleuve serait le fond, semblable à celui par lequel on commence à peindre une icône. Entre les deux guerres, mon compagnon de voyage avait un temps trouvé refuge dans une grande maison de la vallée de Chevreuse que j'ai beaucoup aimée, qui a été vendue et dont les souvenirs ont été dispersés. Il s'y était souvenu de la Russie de sa jeunesse. Parce qu'elle est à présent ma Russie disparue, j'y tiens rassemblé, un instant de raison, chaque fois que j'y pense, à l'abri du temps,

tout ce qui a formé cette conscience du monde qui survit aux embarras, aux incertitudes de la jeunesse et aux désillusions de l'âge d'homme — l'espérance.

*

Les débuts de la Seine n'ont pas retenu les grands peintres, qui lui ont préféré Bougival, Eauplet ou le Havre, à la notable exception d'Agram Bagramko. En 1938, ce réfugié aux origines imprécises, proche du groupe surréaliste depuis l'époque dite *des sommeils*, mais séparé ensuite de Breton par un mysticisme tranquille qui le rendait suspect, peint la source de mémoire, dans une maison délabrée de l'avenue Junot. Il procédait souvent ainsi, semblait-il, pour ne conserver que l'essentiel, et c'est de cet exemple que j'aimerais m'inspirer.

Le tableau est un triptyque, conservé au musée d'art de Seattle, dans l'État de Washington. Son titre est *Ma source la Seine*. La partie centrale montre un grand plan incliné d'un bleu de Prusse, qui culmine vers la statue de la déesse, mais dont la tête a été remplacée par un globe terrestre surmonté d'une croix. En bas à droite, le collage d'un daguerréotype des Halles de Baltard avec la phrase *Stat crux dum volvitur orbis*, faite de mots découpés dans des étiquettes de bouteilles de chartreuse d'époques différentes. La partie gauche du triptyque représente une île, dessinée comme dans une carte de Stevenson, entourée non pas d'eau, mais d'une épaisse forêt. La carte contraste avec la forêt profonde, précise, impénétrable, peinte à l'huile d'une manière qui rappelle Caspar David Friedrich. Le regard hésite sans cesse entre les profondeurs de la forêt et la clarté de l'île, la forêt apparaissant inquiétante mais bien réelle, au contraire de l'île, dont la netteté rassure mais qui

ne convainc pas plus que ces apaisements distraits qu'on donne aux enfants.

Au centre de l'île on finit par distinguer une minuscule photographie. Elle représente une de ces plaques en ébonite qu'on voit sur certains immeubles parisiens. En haut, une main à l'index pointé pour indiquer une direction. Sous la main on peut lire : « Qui ouvre la porte de ma chambre funéraire ? J'avais dit que personne n'entrât. Qui que vous soyez, éloignez-vous. » Cette plaque est restée longtemps sous la voûte du 7 rue du Faubourg-Montmartre, avant la porte-tambour du bouillon Duval, au pied de la petite chambre où est mort, le 24 novembre 1870, Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, qui figurait en bonne place dans le Panthéon de Breton et des surréalistes. La plaque a disparu aujourd'hui, « en raison, indique le concierge, d'une décision de l'assemblée des copropriétaires ».

La partie droite du triptyque présente un caractère prémonitoire, puisque le tableau date de 1938. Dessinée à grands coups de pinceau bleu, la statue de la Liberté de l'île aux Cygnes s'élève sur un fleuve jonché de feuilles mortes. Et tout autour du carré sont collés les tarots d'un jeu du XIX^e siècle. Or, en juin 1940, Bagramko devait s'embarquer pour New York, après avoir attendu un bateau à Marseille où fut composé par Breton et quelques amis le jeu désormais célèbre des « tarots de Marseille ». C'est du Havre qu'il s'embarqua pour finir. Bagramko, qui se défendait d'être ukrainien mais n'a jamais avoué sa nationalité d'origine, avait été naturalisé français en 1931. Les papiers administratifs lui donnaient alors trente ans. Ce n'était donc plus un jeune homme lorsque après six mois à New York il rejoignit, par Los Angeles, la Nouvelle-Zélande et les Fidji, la Polynésie française où il devait s'engager



Agram Bagramko, fragment d'un ajout au jeu des tarots de Marseille, juin 1940, collection S. Mansour.

dans le bataillon français du Pacifique. Déchu de la nationalité française par Vichy en 1942, réintégré en 1946 pour d'éclatants titres de guerre dans la France Libre, notamment deux longues missions en Indochine en 1945, il ne devait jamais revoir la France. La guerre finie il vécut quelque temps au Laos, puis s'établit pour dix années aux États-Unis, dans une petite maison du domaine de l'abbaye de trappistes du Kentucky où Thomas Merton avait écrit *La nuit privée d'étoiles*. C'est là qu'il inventa, après l'époque parisienne, sa seconde manière, celle des toiles immenses où d'interminables tunnels de feuillages débouchent sur les paysages imprécis vaguement entrevus, du « monde d'avant » : *Le monde d'avant* (1951), *Ce que nous n'avions pas voulu* (1956), *Je ne reviendrai pas* (1961). Il se fixa ensuite en Colombie-Britannique, dans l'archipel de la Reine-Charlotte, où la découverte des totems haïda l'amena à fabriquer ces grandes colonnes de

bois ornées de portraits des Pères du désert que l'on peut contempler au musée d'Art de Vancouver. C'est là qu'il devait mourir, en 1972, et être enterré au Mountain View Cemetery. On voit sur sa tombe le même globe surmonté d'une croix que sur le triptyque, sous laquelle on peut lire : « Je cherche l'or du temps. » C'est une phrase d'André Breton, qui orne également sa tombe au cimetière des Batignolles. André Breton était mort quelques années avant, en 1966, et l'on ne sait s'il s'agit d'une coïncidence, ou si Bagramko avait appris ce détail par une lettre ou par un visiteur de passage.

*

Je me garderai bien d'interpréter le triptyque des sources de la Seine. On y trouve quelque chose des mystères de Max Ernst et du mouvement de Chagall, mais avec une note particulière, qui vient d'une sorte de suspension, suspension du temps — et donc du pouvoir des souvenirs — et suspension du jugement. Du tableau se dégage comme un parfum d'éternité. Deux ans avant de réaliser son triptyque, Bagramko avait publié au Sans pareil — ce fut d'ailleurs l'un des derniers livres publiés par cette maison — une plaquette d'une cinquantaine de pages dont le titre, *Ma source la Seine*, est le même que celui du tableau. C'est un texte assez énigmatique, écrit dans une belle langue simple, où se mélangent des promenades le long de la Seine, de la source jusqu'à l'estuaire, et le récit des rêves que ces promenades lui ont inspirés. On y ressent la même impression d'étrangeté confiante qu'en regardant sa peinture. On y prend l'idée d'un monde réel bien différent de ce que nous croyons et qu'un simple voile nous empêcherait de connaître.

Peu de notations personnelles dans ce livre, sauf, au détour d'une page, celle-ci : « Il n'y a pas d'autre tourment que celui de se savoir ni connu ni jugé. » Cet homme n'était pas épris de sa propre confusion. En cela c'est un maître qui mérite d'être écouté. Il écrit aussi : « On ment, et écrirait-on pour soi, on se mentirait encore à soi-même. » L'écriture semble avoir été pour ce peintre l'occasion d'ôter les premiers masques et de se confier dans un murmure à la miséricorde du Créateur. Il pensait que « le silence est la langue même de Dieu » (p. 24). C'est un Dieu qu'il voit pourtant sans jamais vraiment le nommer. Il le devine présent derrière ces spectacles de Paris qu'il aime à décrire, et dont il préfère, à la manière de Rimbaud ou d'Aragon, les plus étranges, inscriptions murales à demi effacées, injonctions de voter, de ne pas boire, de s'engager dans la Légion étrangère, parce que dans leur absurdité elles ôtent à ce qu'on nomme un peu facilement le réel son côté sérieux, le renvoyant à sa vérité de chimère. Dans ce qu'il appelle « les monuments du mal », maisons d'abattage, gares, banques, édifices publics, qui représentent à ses yeux la chair sans amour, l'insatisfaction d'où naît l'idée d'un voyage seulement topographique, le pouvoir, il parvient à voir cette grande puissance bienveillante à laquelle les hommes veulent à toute force se dérober. Si son petit livre est si prenant, c'est qu'il ne fait aucune part à la révolte. Celle-ci n'est pas à la mesure du drame où l'homme joue son rôle. Je le soupçonne d'avoir cru que la révolte était la cause et ne pouvait donc pas être la conséquence de l'omniprésence du mal. Cet homme qui s'émerveille et qui passe avait pourtant dû souffrir, très tôt exilé, lancé d'un continent à l'autre au gré des guerres et des persécutions. Il devait mourir entre le Pacifique et les solitudes

immenses de la forêt, sans jamais s'être plaint de personne.

*

En commençant de voyager de la source à la mer, je voudrais suivre son exemple. J'ai regretté souvent de ne pas l'avoir connu, de n'avoir pu suivre que des traces incertaines. J'ai parfois, comme Cuvier, reconstitué le squelette à partir d'une simple dent. Je me suis donné un compagnon qui m'a séduit de loin et dont la séduction est restée vive à travers les années. Si je n'ai pas mieux profité de son enseignement, ce n'est pas entièrement de ma faute, et la providence qui veille à ce que nous devenions nous-mêmes, pour le meilleur et pour le pire, y a concouru. Au début de la *Rôtisserie de la reine Pédauque*, un livre que Bagramko aimait, le trouvant à la fois loufoque et profond, on lit cette phrase que je fais mienne, en manière d'excuse : « J'avoue que je ne suis pas très instruit dans la cabale, mon maître ayant péri au début de mon initiation. »

Venu d'ailleurs, lui du moins pouvait se souvenir de ce qui le rendait objectivement étranger ; de cet autre pays dont il était issu et où vivaient des hommes qui lui ressemblaient malgré tout en quelque manière et qui l'avaient engendré. Je n'avais pas cette possibilité. Cette origine qui était la mienne, et dont je ne me souvenais d'ailleurs que lorsque telle nouvelle, infligée dans le présent, blessait des habitudes de penser et de sentir que j'avais prises, sans le savoir, aux temps de mon enfance, n'était étrangère que dans une mesure intime, particulière, à peu près indescriptible, qui me renvoyait sans cesse à moi-même et non aux caractéristiques, à les supposer avérées, d'un pays différent qui eût été le mien et

que j'eusse choisi de quitter. Ainsi pouvais-je penser que Bagramko, si nous eussions parlé de ces choses, n'eût pas pu me comprendre tout à fait, sauf dans la mesure bien sûr où il se fût senti exilé à la fois de sa patrie historique et d'une patrie personnelle, de même nature que la mienne. À le suivre de loin, à distance de temps, il m'a du moins fait passer à cet état de conscience sinon supérieur, du moins pour moi désormais inaltérable, où j'accepte ce qui à la fois m'attache à mon pays et m'en détache, et où je trouve dans ces liens, sans cesse noués et dénoués, comme la préfiguration des derniers moments de la vie, ceux où l'on s'approche de la rencontre décisive qui marque le retour à la seule patrie véritable, à l'égard de laquelle ma curiosité n'a fait que croître au fur et à mesure que les années passaient.

Dans cette mesure nos souvenirs appartiennent autant au domaine de l'avenir qu'à celui du passé. Nous les retrouverons de l'autre côté, non il est vrai à l'état de souvenirs, mais pour ce qu'ils comportaient d'éternité au moment fugitif où ils se sont inscrits dans la mémoire. Le pressentant, on prend de la nostalgie même une vue différente de celle qui vient le plus souvent à l'esprit, lorsqu'on prétend, comme je le faisais pourtant il y a quelques instants, s'en être détaché. Le royaume du passé, bien sûr, reste celui du diable et il ne fait pas bon s'y attarder. C'est parce qu'il est l'enfant du viol d'une mortelle par le démon que Merlin l'enchanteur possède la connaissance du passé, et peut faire acquitter sa mère en révélant au juge le secret de sa propre naissance illégitime ; et c'est pour le sauver que Dieu, en contrepartie, lui donne le pouvoir de prédire ce qui adviendra. Mais le royaume du passé est aussi celui de Dieu parce qu'il y a enfoui, venus de cet au-delà du temps où il se tient, les trésors que nous retrouverons à la fin.

Bagramko avait un ami dont je reparlerai bientôt, qui est devenu le mien et a joué dans ma vie le rôle d'un passeur. Il s'appelait Grigoriev. Un jour où je lui disais le plaisir que j'éprouvais à me souvenir — plaisir étrangement ressenti dès la première enfance, ce qui montre que la masse de temps passé ne fait rien à l'affaire — et où je remarquais ce que ce plaisir avait de coupable, et sûrement de dangereux, l'Évangile lui-même soulignant le danger de regarder en arrière, Grigoriev m'avait fait lire dans une brochure pauvrement imprimée les paroles d'un moine de la laure d'Optino : « Celui qui n'éprouve pas de nostalgie, celui à qui un autre être humain ne manque pas, ne s'appelle pas "être humain". En Enfer chaque âme, séparée des autres, vit seule son propre malheur. »

À plusieurs endroits de son livre, Bagramko cite Vladimir Ghika, prince roumain mort martyr dans la Roumanie de Ceaușescu, qu'il a peut-être connu à Paris avant la guerre et que j'évoquerai encore : « La parole des morts a laissé sa trace dans le langage. Et certains mots sont d'étranges, d'antiques et de très opérantes reliques. » Ainsi en va-t-il pour moi de *Ma source la Seine*, qui diffuse autour de mon esprit, alors que j'écris, une clarté bienveillante.

Je connais toutes les raisons de ne rien aimer. Je me suis vu tel que je suis, j'ai fréquenté les juges, l'administration, les journaux, les politiciens et la Bourse. Moi aussi, j'ai vu finir le monde ancien, à quelque moment entre le match Fischer-Spassky à Reykjavik et l'assaut donné par les marsouins de Lecointre au pont de Vrbanja. J'ai même connu un peu de la guerre. Pris dans son erre j'ai ressenti l'impression d'être à l'abandon, si différent de ce que l'on avait attendu de moi.

Je sais à présent qu'Agram Bagramko voyait juste.

Le mal n'est rien, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Je chercherai donc plutôt l'or du temps. Je le sais mêlé de scories, mais je crois qu'un jour viendra où celles-là mêmes nous apparaîtront pour ce qu'elles sont, et qu'avant ce jour il est inutile de trop y penser. Nul ne peut comprendre le mal. L'étrange figure de ce monde, écrit encore Ghika cité par Bagramko, est le produit des fautes et des prières. Si je crois au temps, c'est seulement en ce qu'il fait pressentir cette éternité dont il est tombé, lorsque nous avons quitté le jardin d'Éden. Quand nous y reviendrons, nous goûterons l'harmonie profonde de toutes ces choses discordantes qui nous avaient blessés au cours de notre vie sur la terre.

*

Nous l'apprenions en cours de géographie : « La Seine prend sa source sur le plateau de Langres », comme la Marne ou la Meuse, et ces noms ouvraient sur la frontière de l'Est. « Source-Seine » est un lieu-dit dans le département de la Côte-d'Or, à une quarantaine de kilomètres à l'est de Dijon. Un parc de style XIX^e a été dessiné autour de la source, elle-même enclose dans une grotte artificielle qu'on dirait venue tout droit des Buttes-Chaumont, et qui est due à Baltard, l'homme des Halles et de la basilique Saint-Augustin. Dans l'ombre de la grotte apparaît une statue sans grâce de la déesse Sequana, aux pieds de laquelle une bulle d'eau jaillit à la surface du bassin puis crève toutes les cinq secondes. On venait là se faire guérir, des temps celtiques jusqu'à la Restauration. L'endroit est le plus souvent désert aujourd'hui. Comme en France l'administration commande à la réalité, le parc s'est longtemps trouvé, contrairement aux apparences, à Paris, par la

grâce d'un acte de cession de 1864. Ainsi la Seine se trouvait-elle, dans ses origines, ordonnée à la capitale qui l'a rendue célèbre, alors même qu'elle lui tourne largement le dos. La source de la Seine paraît étrangère aux profondeurs de l'âme, au contraire du Rhin des mystiques où Tauler se voyait jeter une ancre intérieure dans les moments d'angoisse. Elle rappelle les vanités d'Hausmann et les plaisirs de la fête impériale, la fumée bleue des cigares dont a parlé Rimbaud.

Après la gloire bourgeoise du nymphée, les débuts sont modestes. On dirait l'infime source de la Vivonne, ce lavoir où l'œuvre paraît prendre naissance à la surprise de l'auteur. L'eau s'écoule au bas du muret du bassin, mince filet qui transforme les plateaux du parc en petits marécages. Le voyageur passe là le premier pont de la Seine, puis le fleuve, à peine un ruisseau, quitte le domaine de la poésie haussmannienne pour entrer dans celui de l'agriculture, des rideaux de peupliers ouvrant tout d'un coup sur ces champs qui font naître le souvenir sinistre d'un célèbre roman de Zola.

À cet univers-là Bagramko dans son livre tourne le dos. Non qu'il fût insensible au spectacle de la misère, mais il ne pensait pas qu'il y eût quoi que ce soit à apprendre, ou à retenir, de la dureté que la misère fait naître. C'est la première leçon qu'il m'a donnée sans le savoir.

LES MAÎTRES INCONNUS

Châtillon-sur-Seine s'élève sur un plateau calcaire adossé à de vastes massifs forestiers qui évoquent la Gaule, assez injustement d'ailleurs, puisque les études les plus récentes montrent qu'elle était bien

défrichée dès avant la conquête romaine. Il y a dans ces régions comme une énergie, un froid originels qui saisissent le voyageur en dépit de l'élégance et du raffinement bourguignons ; ou plutôt ceux-ci ressemblent-ils à un vêtement posé sur un corps agile et robuste, peut-être barbare. C'est une impression que l'on éprouve souvent en Bourgogne. Ni les druides ni saint Bernard ne sont jamais loin, et l'on pense que si les moines ont établi tant d'abbayes dans les vallons, c'est qu'il y avait bien des violences à racheter, et de la passion à revendre, qu'il fallait non pas éteindre — ce n'est jamais possible — mais détourner vers d'autres buts, convertir, c'est-à-dire civiliser¹.

1. L'Apôtre de ces vallées se nommait Vorles. On le révérait encore, Guizot le rapporte, au XIX^e siècle. On peut le voir en statue à Javernant, dans l'église de l'Assomption de la Vierge, mais cette statue ne dit rien de lui, le représentant en curé chic et poudré du XVII^e siècle. Vorles devait être plus rude. Il était né vers 530 et était, rapporte Joly dans sa biographie de 1867, probablement apparenté au roi des Francs Gontran 1^{er}, lequel se signalait par une cruauté héroïenne, exauçant le vœu de l'épouvantable reine Austregilde, qui se sentant mourir avait exigé qu'il fit égorger ses médecins, afin qu'elle se sentît moins seule dans son voyage vers l'au-delà. On devine que Vorles eut fort à faire. Il fut l'infatigable curé de la région, au temps de la dislocation de l'Empire, alors, écrit Grégoire de Tours, que « pas un jour ne se passait sans crime, pas une heure sans combat, pas un instant sans deuil ». Il était célèbre pour son don d'ubiquité. Lorsque la guerre est partout à la fois, il est désirable que les saints le soient aussi. On rapporte que disant la messe à Marcenay pour le roi, il se figea d'un coup dans une immobilité complète, n'en revenant qu'un long moment après, expliquant au roi qu'il était parti sauver un enfant dans une maison en flammes à Plaines, à vingt kilomètres de là. Envoyés à Plaines, les gens du roi trouvèrent les parents de l'enfant qui cherchaient Vorles pour le remercier. Après sa mort, on l'invoquait utilement contre la peste, la famine et le choléra. L'exode rural et les canonisations abusives ont plus tard rejeté dans l'oubli ces figures estimables. Pour Vorles, ses ossements furent dispersés en pleine rue pendant la Révolution par des indigènes avinés. Joly, son dernier biographe, relève avec satisfaction que lesdits indigènes ne furent pas tenus quittes par la justice divine. Le doigt de Dieu cher à Fourest dénoua cruellement le fil de leurs existences. L'un, un brasseur, « mourut ayant les membres horriblement contrefaits », un autre, ruiné, s'empoisonna, un troisième, occupé à abattre des croix, fut

Des aventures auxquelles la passion donne lieu, Châtillon a vu naître l'un des plus grands héros, Girart de Roussillon, connu aussi sous les noms de Girart de Vienne ou Girart de Paris. Sa destinée politique, faite de retournements, de victoires et d'exils, est la conséquence de l'éclatement de l'Empire de Charlemagne après le traité de Verdun. Ce puissant seigneur du premier rang reporte alors sur Lothaire la fidélité qu'il avait jurée à Louis le Pieux, reçoit le duché de Lyon et combat les musulmans jusqu'à Rome. Régent de la Bourgogne cisjurane, d'une entière fidélité à l'Église, il fonde les abbayes de Pothières et de Vézelay, avant d'arrêter devant Valence les Vikings qui remontent le Rhône. Chassé de ses possessions par Charles le Chauve — Vienne ayant été héroïquement défendue par sa femme Berthe —, il se retire en Avignon où il meurt.

On conçoit qu'une telle vie ait été saisie par la légende. Girart est le héros des plus belles chansons de geste de l'époque carolingienne, un successeur de Roland, un peu plus éclatant, un peu moins héroïque. Le cycle de Doon de Mayence s'organise autour de lui. Ce ne sont que tumultes, cavalcades, trahisons, où l'ange du salut passe comme une ombre entre les épées des hommes, qui ne se lèvent pas toujours pour le bon motif. Plus encore que la matière de Bretagne, le cycle de Doon frappe par son réalisme. Les hommes y sont mus par le goût du pouvoir, la soif de l'or, le désir de gloire. La politique est partout, et de la plus basse espèce. Girart est trahi par son sénéchal, les rois ne respectent pas leur parole, les barons ne pensent qu'à en découdre. On dirait

écrasé par l'une d'entre elles, un autre encore, surnommé *Chapelet*, et qui vociférait contre la Vierge, fut poussé en Seine par un quidam qui lui dit pour tout viatique : « Puisqu'il n'y a plus de Sainte Vierge, il ne doit plus y avoir de Chapelet. »

une *Odyssée* sans dieux, où les hommes ne sont les victimes que d'eux-mêmes. Ils ne changent d'ailleurs pas, comme statufiés dans une prédestination mystérieuse, le braillard, le sage, l'imprudent, le luxurieux, chacun enfermé dans ses manies comme les enfants d'une classe, et voués pour l'éternité à l'illustration d'un bestiaire des péchés capitaux. La seule chose qui les distingue des politiciens modernes, c'est qu'ils tirent autant de traites sur eux que sur leurs sujets, que leur sang baigne leurs défaites, qu'il n'est pas rare qu'ils se repentent.

À lire le cycle de Doon de Mayence, on en rabat sur l'impression première que pouvait laisser la magnifique préface de Giono à l'œuvre de Machiavel, dans l'édition de la Pléiade. Giono parle d'une Renaissance qui s'efforce « de voir les choses telles qu'elles sont et non plus à travers l'illusion chrétienne ». Au Moyen Âge les fées, les sortilèges, la morale chevaleresque et pour finir la religion. À la Renaissance, et à notre époque après elle, le réalisme, et ces vessies qu'on prend pour ce qu'elles sont et non pour des lanternes¹. Les aventures de Girart ne montrent malheureusement rien de tel. Le réalisme le plus plat, le plus cru, le plus vif est partout, et c'est plutôt la politique au sens où Machiavel la prend qui se révèle illusoire. Loin d'y ressembler à un conte pour enfants, la religion, dans ses personnages mêmes, n'y est que l'expression d'une conscience sans cesse mise en péril, et l'incarnation de la nostalgie du bien. Les héros la piétinent comme s'ils voulaient se débarasser d'un remords, et Girart, après avoir assassiné

1. Avec plus de finesse, plus d'ambiguïté aussi, Pierre Gascar reprend la même chanson dans son *Bal des Ardents*, mais pour dire paradoxalement « la revanche de l'imagination, de la liberté intérieure, dans un monde aux structures inflexibles, auxquelles la bourgeoisie substituera le carcan de son rationalisme ».

les habitants de Montbrun, incendie et pille l'abbaye de Vaucouleurs, où les chevaliers fidèles au roi se sont réfugiés, sans souci de la tradition de l'asile et sans faire aucun quartier. Nous sommes loin de la niaiserie idéaliste ou préromantique que Giono prête aux auteurs médiévaux, et cette saga de meurtres et de retournements évoque plutôt le proverbe afghan : « La terre est dure, le ciel est loin. » Si le ciel se rapproche parfois, c'est en prenant la forme du plus fragile, du plus démuné des êtres, comme cet ermite chez lequel Girart se réfugie après la bataille de Châtillon-sur-Seine, et qui essaie en vain de l'amener au pardon des offenses. C'est le doute, non la foi, qui accompagne Girart jusqu'à la fin. Il doutera même, avant de s'ensevelir avec elle dans la retraite, de la vertu de sa femme, qui pourtant l'a accompagné dans tous ses combats.

Car la seule religion qui vaille est celle du monastère, la religion de l'ensevelissement qui ne se laisse pas voir. Ses agents invisibles soutiennent les efforts de ceux qui sont exposés au mal ou, pour leur malheur, transformés par lui. Comme dans nombre de chansons de geste, la sainteté n'est pas représentée ici par les grands saints des statues et des vitraux. C'était d'ailleurs le début de la chrétienté, et leur nombre n'était pas si grand. Simon, Jude, Nicolas sont des êtres de pierre ou de bois qui décorent les dessus-de-porte ou accompagnent les processions. Les véritables saints, ce sont les saints utiles et ceux-là sont inconnus, à l'image de l'ermite qui sermonne en vain Girart. Mais sa vraie fonction n'est pas de sermonner, elle est d'intercéder. Il ne sera pas élevé à ce qu'on nomme la gloire des autels, et peut-être les saints pensent-ils, à l'instar de Tauler, que toute gloire, y compris celle des autels, est mauvaise à cause de la vanité dont elle est faite, ou qui

y demeure malgré tout. De nos jours, écrit Jean Guitton, ce sont les agents de l'histoire visible qui sont canonisés. On oublie les autres, cette masse inconnue qui soutient le monde et l'empêche de disparaître sous le poids de ses fautes en se disposant, en chacun des atomes qui la composent, au service de ce Royaume qu'on ne voit pas, qui est, croit-on, déjà au milieu de nous tout en restant à venir.

Le Moyen Âge prisait l'anonymat. Ce n'était pas seulement par goût de la modestie, voire de l'humilité. On y était sans doute plus convaincu que l'homme qui se montre perd sa réalité dans l'instant où il se montre. Que ce qu'il donne à voir, même avec talent, n'est qu'une statue peinte, une représentation diversement habile des passions qui le défigurent, mais ne le constituent aucunement dans son être. Que le seul nom qui vaille est le nom de baptême et qu'il suffit que ce nom-là soit connu du Dieu dont on recherche l'amitié. Cette recherche étant la seule qui vaille, et parce qu'elle fait de nous leurs frères, le maître de Wittingau ou celui de Schöppingen nous sont plus proches dans leur effacement volontaire que tous ces papillons avides de lumière que le XVIII^e siècle a créés, et qui, phares de la condition humaine, sont devenus lanternes, puis quinquets, enfin simples guirlandes de faible prix, dans l'indifférence générale. Les maîtres anonymes évoquent Noël et le temps de l'Avent, et pas seulement à cause de leurs noms de villages fumant, paisibles, au bord de forêts obscures, mais parce qu'ils semblent avoir compris ce que nous avons oublié, qu'il faut se perdre pour se sauver — et d'abord *se perdre de vue*.

Girart de Châtillon nous est connu aussi par un artiste anonyme, « le maître du Girart de Châtillon ». L'artiste était, semble-t-il, enlumineur du duc de Bourgogne puis de Charles le Téméraire, ayant été

formé à Paris et à Bruges. Sa manière est en effet flamande, et annonce celle d'un autre anonyme, le « maître du carnet d'esquisses de Budapest », par son apparente simplicité, et la profondeur iconique de ses intentions. Un fil ténu le relie ainsi à Nicolas Czinober, ce Hongrois auquel l'abbé Pierre avait demandé de dessiner les pauvres de Paris au cours de l'hiver 1954, et dont le trait immobile et moral suggère un enseignement caché.

Le maître du Girart a également illustré un « miroir d'humilité », sur des sermons de saint Augustin, et pour Philippe le Bon une « composition de la sainte Écriture » au titre superbe de *Cy nous dit*. Par la juxtaposition des lettres et de l'image se produit un étrange renversement, où nous sommes lus, pouvons-nous croire, par le livre, et percés à jour en même temps qu'instruits. C'est d'ailleurs le même esprit que l'on retrouvera plus tard dans les *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola, et la même émotion nous saisit lorsque nous considérons à la fois, dans le même temps, une lithographie de Max Ernst et le titre énigmatique que le peintre lui a donné.

Le livre est conservé au musée royal de Vienne. Bagramko l'avait vu avant d'arriver en France, en traversant une Autriche démembrée, ruinée par la guerre. Il le décrit dans *Ma source la Seine*. Sur l'une des pages on voit la Seine et la colline de Châtillon entourée de forêts profondes, et, perché dans un arbre, un gentilhomme vêtu de vert qui semble leur appartenir. Il est coiffé à la mode de ce temps et contemple trois cerfs qui s'ébattent et lui évoquent la mystérieuse trinité de Mambré aussi bien que la folie d'un roi de France. C'est ainsi qu'après lui je remonte la Seine, sans plus de perspective que n'en avait le maître inconnu, soucieux d'embrasser tous les plans d'un seul regard, et de goûter la simple

odeur du temps. Si le passé m'a fait une seconde nature, je n'y puis rien.

FORCE NOIRE

Le XIX^e siècle a planté dans le haut de Châtillon une haute bâtisse ouvragée de genre Gaston Leroux. Rouletabille paraît y chercher des indices dans la forêt qui y conduit, sur le chemin qui débouche sur le travers du château et par l'arrière. C'est souvent le cas pour les constructions de ce temps. Crainte du perceuteur, de la révolution sociale ou de l'ironie de familles d'extraction plus ancienne, le bâtiment ne devait pas se laisser voir dans sa splendeur du premier regard. La plupart des châteaux de cette époque paient un étrange tribut à la mauvaise conscience. Les herméneutes du soupçon y hantent, comme des gargouilles, les toits contournés, et au-dessus des fenêtres du dernier étage, voici les visages sévères de Marx, de Freud, de tous ceux auxquels *on ne la fait pas*. Point de famille pourtant plus étrangère au doute que celle qui a longtemps habité là.

Le 16 décembre 2014, la section de la Ligue des droits de l'homme de Châtillon-sur-Seine organisait un débat avec l'historien Claude Manceron, dans une salle du lycée Désiré-Nisard, débat consacré aux « lacunes de la guerre 1914-1918 », aux « fusillés pour l'exemple » et aux « troupes coloniales ». Il s'agissait évidemment plutôt des lacunes de l'historiographie que de celles de la guerre. Le nom du général Mangin fut mentionné en passant, pour sa qualité de « père des troupes coloniales », mais rien ne permet d'affirmer que le public savait qu'il avait habité le château que je viens de décrire et qui s'élève à quelques encablures du lycée. Les sages auditeurs

dont on voit les photographies sur le bulletin eussent probablement réprouvé l'action du personnage.

Cette réprobation n'est pas nouvelle. La réputation de Charles Mangin est mêlée depuis longtemps. D'un côté, le vainqueur de l'Allemagne en 1918, l'homme de l'offensive de Villers-Cotterêts, apprécié de Clemenceau et de Foch, et qui très tôt avait taxé Pétain de passivité et de couardise ; de l'autre le « boucher du Chemin des Dames », qui regardait peu à la vie de ses soldats. Après sa mort en 1925, sa veuve refusera hautement que la médaille militaire lui fût conférée à titre posthume, parce que le gouvernement avait eu l'étrange idée d'envoyer le maréchal « vainqueur de Verdun » la lui proposer. Pour le clan Mangin, allié du clan Foch, c'étaient Nivelles et Mangin les vrais vainqueurs de Verdun, et non le Maréchal qui s'était borné à organiser les arrières, suppléant, dans sa recherche éperdue de la gloire, à son peu de courage militaire par l'habile recherche des appuis politiques. Il devait d'ailleurs exceller longtemps à ce jeu, soutenu par Blum et les socialistes au moment de son ambassade chez Franco et jusqu'à la défaite de 1940.

Par tout un côté, Pétain était mieux fait que Mangin pour susciter l'affection des Français. Sa popularité ne s'explique pas seulement par la mise en scène de son humanité, de la répression modérée des mutineries de 1917 à l'amélioration de l'ordinaire de la troupe ou à la réforme du régime des permissions ; ni même par le soin qu'il a toujours pris de se laisser soutenir par une frange de la classe politique d'habitude hostile à l'armée, ou de ne s'engager, c'est-à-dire de se découvrir, qu'avec une grande prudence, laissant ses thuriféraires, d'opinions différentes, donner à ses propos et à ses actes les interprétations contradictoires qui lui permettraient d'avoir

eu raison à la fin, quelque tournure qu'eussent prise les événements.

Dans son *Pétain*, trop oublié aujourd'hui, Jean Plummyène montre comment l'homme de Cauchy-à-la-Tour s'est trouvé à l'unisson des Français de son temps : défensif, provincial, prosaïque, averti de toutes les choses ordinaires, tenace, réfractaire aux élans, au fond résolument athée¹. L'athéisme peut avoir pour effet de charger les choses profanes d'une énergie religieuse désormais sans objet. Chez Pétain il n'eut pour conséquence que la production, en retour, d'un sentiment en quelque sorte aztèque du monde, où le pré carré doit être préservé des forces du chaos et de ses alliés intérieurs, au premier rang desquels les Juifs et ceux des écrivains qui ne sont pas membres de l'Académie française. Ce sentiment était accordé à celui d'une grande masse des Français, et la légende du vainqueur de Verdun n'était que du bois dans une chaudière qui ronflait déjà assez fort. Le pétainisme est d'abord un athéisme, et c'est ainsi que le mythe du père put se développer, d'un père terrestre que l'on pouvait enfin voir et toucher. Ce mythe rencontra l'adhésion d'un peuple incrédule depuis avant la révolution. La gauche loua le pacifisme de l'homme qui n'avait ni Dieu, ce qui lui convenait, ni l'espoir d'un avenir meilleur, ce qui aurait dû l'inquiéter. La droite loua la figure recomposée du père éternel, et la préférence affichée pour les utopies du passé. Ce mouvement devait renaître plus tard, et c'est ainsi que Mauriac,

1. On ne saurait trouver meilleure expression de cette règle, relevée par toute la littérature spirituelle, des Pères du désert au vieil Ignace, de Bernanos à Julien Green, de Graham Greene à C.S. Lewis, selon laquelle le diable promet systématiquement les pensées pieuses, voire l'art qui naît d'elles, dans les efforts du Maréchal pour vanter et répandre le navet de Jean-Paul Paulin, *La nuit merveilleuse*, transposition de la Nativité au temps de la guerre.

un instant égaré, écrivit que la voix du général de Gaulle rendait, comme celle de Dieu même, un « son presque intemporel ». Le Père était revenu : « J'ai fait ce rêve que l'homme massif et comme pétrifié, debout à la barre, ne changerait plus¹. »

Mangin est le contraire de ces idoles, impossible à sculpter, à déifier. Il bougera sans cesse et se transformera jusqu'à la fin. Malgré ses nombreux enfants, il n'a rien d'un père à barbe et à statues. Auxdits enfants, on imagine qu'il a simplement transmis une étincelle venue d'on ne sait où. Edward Spears le décrivait d'ailleurs comme une forge jaillissante. La défensive lui est inconnue, et la peur devant le désordre. Les règles et les principes ne trouvent de justification que dans le succès. L'échec est absolument blâmable, et l'on ne peut se représenter Mangin assistant au baptême de la promotion « ceux de Dien Bien Phu » d'une école d'officiers. Il n'y a pas de beau geste et le *soldat perdu* est un âne. Sa nature, essentiellement énergie, le porte en avant de lui-même. Aussi ni le pays, ni la droite, ni la gauche n'étaient vraiment faits pour l'aimer.

On ne trouve pas chez Mangin d'enthousiasme irréfléchi pour la guerre. Dès *La force noire*, paru en 1910, il déplore ces « forces aveugles » qui lancent les nations les unes contre les autres. Sans doute parce qu'il tenait, comme tous les vrais soldats, que la guerre est un mal nécessaire et rien de plus, il professait qu'il fallait s'organiser, et agir, pour la terminer au plus vite. D'où son goût pour l'offensive, un goût

1. J'ai toujours pensé que Bagramko s'était porté à l'opposé de ce sentiment-là, en quittant la France de la défaite, puis en s'engageant dans la plus aventureuse des résistances. En suivant le cours de la Seine avec son livre sous le bras j'ai pris à tâche de faire revivre les figures qui lui sont mystérieusement apparentées, quand bien même elles ne lui ressembleraient pas.

qui ne le portait pourtant pas à accepter les théories de la « *furia francese* » des années 1914-1915, les songes meurtriers du colonel de Grandmaison et du funeste sous-lieutenant Laffargue, fantassins en pantalon garance lancés sans appuis feux à l'assaut de positions solidement défendues. Mangin fut le premier adepte de l'usage massif de l'artillerie, l'inventeur du « *Trommelfeuer* », le feu roulant des canons. Et c'est ainsi que lui revint d'en finir avec la « grande guerre » par l'offensive du 18 juillet 1918, où se mêlèrent trente régiments d'infanterie métropolitaine, les zouaves, les tirailleurs, des Marocains, des Malgaches et des Russes, la « big red one », première division d'infanterie américaine, et où les chars Renault FT furent déployés pour la première fois. Une part de ce succès revient à un polytechnicien à peu près anonyme, qui devait après la guerre devenir président du Crédit commercial de France, et qui, cryptographe averti, avait su déchiffrer les ordres de mouvement de l'armée allemande dans les jours précédant la bataille.

Il reste des monuments. Les *Fantômes*, de Paul Landowski, à Ouchy-le-Château, et l'ossuaire de Dormans, où reposent 1 500 inconnus, dans une terre mélangée à celles de Dachau et du mont Cassin. Hitler lui-même avait pensé que les deux guerres n'en faisaient qu'une. Avant de forcer les Français à signer l'armistice dans le wagon de la première capitulation allemande, il avait fait dynamiter dans la clairière de Rethondes la statue du général Mangin. Il en fit détruire aussi une à Metz, et à Reims le monument « aux héros de l'armée noire ». De même, à leur arrivée dans Paris, ses généraux firent-ils sauter, le 18 juin 1940, le Mangin de pierre qui dominait la place Denys-Cochin. L'œuvre avait eu, semble-t-il, la mauvaise fortune de se trouver sur le passage du

Führer qui, en compagnie d'Arno Breker, allait visiter les Invalides. « Mon père n'aura jamais eu d'aussi belle citation », dira l'un de ses fils. Les débris de l'œuvre de Maxime Real del Sarte rejoignirent à la décharge municipale ceux du bas-relief à la mémoire d'Edith Cavell, héroïque infirmière anglaise, qui était adossé au mur est du Jeu de Paume. Seule la tête de Charles Mangin en réchappa. On le voit aujourd'hui à la Caverne du dragon, au Chemin des Dames, ainsi nommée par les Allemands à cause des feux qui s'en échappaient, crachés par les mitrailleuses servies par les Sénégalais. Aux abords de la caverne, sur la D. 18, un groupe de neuf silhouettes de six mètres de haut évoque le sacrifice des tirailleurs africains. Il a pour titre *Constellation de la douleur*. Pure expression de l'art plaintif, la sculpture a le mérite de montrer à qui veut bien s'y attarder que les soldats de la Grande Guerre sont morts deux fois, tués avec la même bonne conscience. La première fois dans leur chair, et la seconde lorsque pour se flatter d'une vertu qu'ils ne possèdent guère, leurs descendants préférèrent les considérer en victimes plutôt qu'en héros. Mangin, qui lui ne voyait des victimes nulle part et des héros partout, apparaît aujourd'hui comme une sorte de monstre insusceptible de rédemption.

Dans le hall du château de Chénecières se trouve une maquette de la statue détruite. Le général Mangin, debout, dolman au vent, indique les positions ennemies à deux soldats rassemblés à ses pieds, un fantassin de métropole, un soldat noir. L'œuvre n'est pas du meilleur effet. Les deux héros ressemblent à des chiens furieux prêts à bondir à l'ordre du maître. Real del Sarte est à peu près oublié aujourd'hui, sauf des derniers adeptes de l'Action française, à laquelle il adhéra jusqu'au bout, sollicitant après guerre la grâce de Charles Maurras.

Combattant des Épargés, amputé de l'avant-bras gauche, il ne cessa pas de sculpter. On le décora de la Francisque gallique aux débuts de Vichy, à l'époque où les maurrassiens tenaient le haut du pavé à la cour de ce vieux maréchal que la chambre du Front populaire avait porté au pouvoir. Le général Mangin, quant à lui, n'était certes pas un homme de gauche, et d'ailleurs Léon Daudet tenta de faire prendre sa mort brutale pour un assassinat perpétré par les forces obscures, l'annexant ainsi au combat réactionnaire, avec toute l'impatience des droites qui cherchent avant tout un chef à saluer, dont on pourrait absoudre la violence à cause de la pureté des intentions. « Toi seul, ô maître, écrit Barrès, si tu existes quelque part, axiome, religion ou prince des hommes. »

Mais Mangin ne cherchait pas de maître, et n'était pas susceptible d'être pris pour tel par ceux-là mêmes qui eussent aimé le révéler. Cet essentiel sur lequel il n'a jamais cédé semble n'avoir été qu'à lui. À cet égard sa destinée est tout à fait singulière, comme celle de sa famille. Non seulement par l'ampleur des sacrifices consentis, et qui fait qu'entre toutes les tombes du cimetière du Montparnasse celle de la famille Mangin ne compte que des femmes, les hommes étant aux Invalides, ou enterrés là où ils sont tombés au combat¹, mais à cause du point secret où l'ensemble de ces sacrifices se nouent, et qui semble s'éloigner au fur et à mesure qu'on s'en approche. Ce n'est pas un patriotisme ordinaire. La France que

1. La famille conserve les lettres étonnantes écrites au futur général par son jeune frère Georges, tué à l'ennemi en Mauritanie en 1908. À chaque permission, Georges se ruinait pour des poules fascinées par une chaîne de montre où il avait fait monter les quatre balles qui l'avaient déjà blessé dans ses campagnes. Puis il menaçait son frère aîné d'abrégé sa convalescence et de repartir au combat s'il ne lui donnait pas de quoi rembourser ses dettes.

les Mangin ont aimée de cet amour violent qui les a jetés dans les guerres et dans ce que la *Déclaration des droits* nomme *la résistance à l'oppression* ne se laisse pas facilement définir. Ce n'est sûrement pas la France de Maurras, mais pas non plus celle de Barrès, le culte des morts et le sentiment du passé n'y tenant guère de place. Leur pays idéal n'est pas ce curieux mélange de paradis perdu et de terre promise, hanté par la beauté des mères et la force des pères, qui donne aux *nationaux* des airs d'orphelins rageurs. Ce n'est pas non plus une France progressiste, vouée hors de tout enracinement à la défense des droits. Elle ressemble davantage à la France de Hugo, mais d'un Hugo qui n'aurait pas choisi l'exil à Guernesey et en aurait appelé, du fond du réduit breton de 1940, à tous les amis de la France, pour les organiser inlassablement en régiments d'infanterie et les lancer à l'assaut du mal sans souci des pertes, un Hugo qui n'aurait eu ni la religion de lui-même ni celle d'un Dieu de caricature, mais seulement celle de cette personne indéfinissable que la raison ordonne de servir, de cette voix claire que les militaires nomment la *voix du commandement*.

*

Charles Mangin, s'il allait à la messe, ce que j'ignore, était sans doute agnostique. Dans sa correspondance, les fêtes, Pâques et Noël, n'apparaissent qu'à propos de batailles, et lui-même relève en s'amusant cette coïncidence. Sa religion, s'il en avait, ne tient pas plus de place dans ses écrits que les autres, celles que la colonisation avait pu lui faire connaître. Rien en lui de l'officier des goums, amateur d'islam et de méchoui. La patrie seule, le service qu'on lui doit, donnait un sens à sa vie. Il se voyait comme

l'instrument d'une destinée collective, et les autres, des ministres aux soldats, il les tenait pour des instruments aussi. De gré ou de force, il fallait qu'ils se conformassent à ce rôle, et de là sa dureté, que tous les contemporains ont relevée. Blessé pour la première fois, aux côtés du capitaine Mamadou Racine Sy, officier sénégalais de légende, il écrit à sa famille, alors qu'un coup de fusil lui avait emporté un grand morceau de chair sur le torse : « Cette absence de douleur montre que les coups d'armes à feu ne sont pas réellement pénibles à recevoir, et j'étais très froid à ce moment-là, où je cherchais à me rendre compte de la situation. » Il ne s'exemptait lui-même de rien.

Cette dureté n'avait pas égard aux grandeurs d'établissement. Il pouvait rudoyer un ministre aussi bien qu'un général d'armée, un député comme un caporal-chef. La pitié même ne l'arrêtait pas si la cause était juste. « Je l'ai vu serrer les dents à la lecture des rapports relatant "qu'il y avait du dur" du côté des marais de la Serre, raconte Gabriel Hanotaux : c'était la fin de l'armée allemande, les coups de pied de l'agonie. »

« Le courounel Mangine est un chitane », disaient, d'après un témoin, les tirailleurs alors qu'il affrontait à un contre dix l'armée d'El Hiba, le *sultan bleu*, sous les murs de Marrakech, après avoir fait porter aux notables de la ville, qui renaient des otages, un billet où l'on pouvait lire : « S'il tombe un cheveu de la tête de nos compatriotes, la population sera passée au fil de l'épée, la ville sera rasée. Là où il y avait des palais, il ne restera que des ruines, et le châtement sera tel que tout le Maroc en tremblera. » Il était homme en effet à mettre de telles menaces à exécution, plus proche en cela, sinon du général Ellenborough, qui après la révolte des cipayes avait voulu détruire Delhi et la rebaptiser « Eunuchabad »

après en avoir châtré tous les habitants mâles, du moins de lord Kitchener, impitoyable avec les derviches du Soudan, que de Gordon, inspiré, religieux et pacifique¹.

Mangin n'avait aucune naïveté et savait de quoi sont faits, de toute éternité, les hommes qui se sont arrogé le droit de gouverner les autres, et quels buts ils poursuivent. Un esprit simple voit le plus souvent un ministre comme une sorte de sultan des *Mille et une nuits*. Il suffit d'arriver jusqu'à lui, de le convaincre, et les bonnes décisions suivront. Les militaires sont à cet égard des esprits simples et jusque dans les plus hauts grades. Mangin ne l'était pas. Il savait qu'il faut tirer les politiciens à hue et à dia, leur faire violence, les contourner si besoin, et toujours user avec intelligence des traits les plus communs de leur personnalité. Lui-même n'était cependant pas débarrassé de l'idéalisme, mais d'un idéalisme pratique, cherchant partout l'« effet » de la doctrine de l'école de guerre. « Les voix dans le désert, écrit-il en préfaçant Psichari, il faudrait un saint comme le Père de Foucauld, officier de cavalerie, explorateur et moine, pour les annoncer au monde profane, mais le Père de Foucauld a été assassiné par ordre des Allemands dès le début de la guerre. » Voilà du pur Mangin. Il admire Foucauld, mais il en revient à l'Allemagne, obstacle à toute civilisation, et là est pour lui l'essentiel, non la vie de Foucauld, qui s'était détaché de la vie militaire et de ses prestiges, obstacles au salut, comme la plupart des fétiches auxquels les hommes s'attachent. Pensant à son père et à son frère, tous deux morts en combattant,

1. Une légende noire veut que festoyant avec ses officiers après la bataille d'Omdurman, ayant défait les troupes d'un Mahdi mort quelques années plus tôt, Kitchener eût fait déterrer ce dernier pour boire dans son crâne au repos éternel de « Gordon Pacha ».

Ignace de Loyola écrit : « Dieu fasse que ce à quoi ils aient consacré leur vie n'ait pas été pure vanité. » Ce doute, qui devait grandir jusqu'à embraser l'âme de Charles de Foucauld, on ne voit pas qu'il ait même effleuré l'esprit du général Mangin. Car Foucauld se transforme non seulement en comprenant qu'il n'est innocent de rien, mais que le monde pécheur ne l'est pas davantage, et qu'un fil mystérieux relie entre eux les fautes et les bienfaits, si bien que la recherche des coupables apparaît moins indispensable, en son insouciance aveuglée, que la louange du Rédempteur. Une telle conscience eût empêché Charles Mangin, sinon d'exister, du moins d'agir comme il l'a fait. Son aventure terrestre est tout entière fondée sur l'innocence, non pas la sienne, puisqu'il ne se considère pas assez pour s'estimer innocent ou coupable, mais celle du pays qu'il défend et auquel il s'est voué tout entier.

Il est singulier qu'il ne lui soit pas nécessaire, pour s'y consacrer, de trouver ce pays entièrement pur. Il subsiste en lui une réserve, un quant-à-soi, un dégoût de certains errements nationaux, et parmi eux l'antisémitisme. L'épisode de sa seconde demande en mariage est parlant. Après quatre ans de campagne lointaine, il se marie, puis, un an plus tard, sa femme meurt en donnant naissance à un fils mort-né. Il repart en Indochine et pendant trois ans ne donne plus de nouvelles qu'à la mère de sa femme morte. À son retour à Paris, il est présenté à Godefroy Cavaignac, plusieurs fois ministre de la Guerre, fils du général Cavaignac, candidat malheureux contre le futur Napoléon III à la présidence de la II^e République. Godefroy Cavaignac avait été, ministre, l'un des persécuteurs de Dreyfus et avait défendu le « faux patriotique » imaginé par Henry. « Les Cavaignac se succèdent et ne se ressemblent

pas », jugeait Clemenceau. Mangin s'éprend de sa fille Antoinette, esprit brillant et d'une grande culture que ses professeurs voyaient à l'École polytechnique. « Si l'on m'avait proposé d'épouser une bachelière, avant de l'avoir vue, j'aurais fui au bout du monde. » Un soir de juin 1905, il la demande en mariage. La seule question qu'elle lui pose, elle, fille du premier des antidreyfusards, est de savoir s'il est antisémite. Homme de peu de paroles, il répond simplement que non. Dans ses carnets, inédits, elle écrira : « Il me regardait très au fond des yeux. Il me dit plus tard qu'il avait compris ce soir-là que nous nous entendrions. » Anna de Noailles, que le général fascinait, crut déduire du contraste entre l'« opiniâtreté inébranlable de ses traits » et la « prodigieuse rêverie du regard » l'existence en lui d'« indéfinissables conflits du cœur ». Rien n'est moins sûr.

Antoinette Cavaignac lui donnera neuf enfants. L'aîné, polytechnicien, mourra au combat dans le Tafilalet en 1933. L'affection de la mère se reportera sur son gendre, Diego Brosset, futur général commandant la 1^{re} division française libre, mort en 1944. Sa deuxième fille épousera Lecompte-Boinet, lui aussi compagnon de la Libération, tout comme son autre fils, Stanislas, l'un des fondateurs du Bureau central de renseignements et d'action (BCRA) de la France Libre. Louis-Eugène, résistant de la première heure, sera le délégué militaire du général de Gaulle avant Chaban-Delmas.

De Mangin, le général Marchand a écrit : « C'était de lui qu'il était vrai de dire : on ne s'appuie que sur ce qui résiste. Je trouvais même parfois qu'il résistait beaucoup. » Ainsi de sa femme, de ses fils, de ses gendres. On raconte qu'en 1940, Antoinette Mangin avait dit à Weygand, d'un ton de mépris, alors que le maréchal Pétain s'apprêtait à prendre le pouvoir :

« C'est bien celui que nous avons connu ? » Puis elle était passée par Vichy avant de quitter la France avec ses enfants. Assise dans l'entrée de l'hôtel du Parc, elle attendait que Pétain passe et frappait le sol de sa canne en disant à haute voix : « N'y a-t-il plus aucun homme en France pour arrêter ce traître ? » Comme on ne pouvait rien contre la femme du vainqueur de 1918, on feignait de ne pas la voir. Elle finit par partir en Suisse avec ses petits-enfants, les conduisant à pied par les chemins de montagne, avec sa béquille, le reste de sa famille étant entré en résistance. En 1962, elle devait appeler à voter pour le général de Gaulle, et jusqu'à sa mort en 1969, devenue sourde, ne perdait pas une occasion de vouer aux gémonies « ce salaud de Pétain ».

*

Mangin avait pris appui, avant de s'en affranchir, sur les facilités de la carrière militaire, et l'armée était restée son milieu, un bocal lézardé par les coups de pied mais dont il n'est pas sorti. Au départ, tous sur la même ligne, l'uniforme, l'entraînement, la solde, cette étrange présence de l'administration parmi les hommes exposés au danger et à la mort. Il en avait d'ailleurs vanté les mérites, à propos de Louvois, dans son grand texte sur l'armée paru dans *l'Histoire de la nation française* de Hanotaux. Son fils Louis-Eugène, dans la biographie qu'il lui a consacrée, parle de son temps de commandement de compagnie comme de celui de n'importe quel capitaine d'aujourd'hui, à Djibouti ou au Tchad. Mais celui de Mangin l'avait conduit jusqu'à Fachoda où, furieux de rendre la place aux Anglais, il avait eu du mal à éconduire les soldats égyptiens venus lui proposer de jeter au Nil leurs officiers britanniques. C'était le

début de ses aventures. L'armée de ce temps était plus tolérante aux écarts, les bons comme les mauvais — colonne Thiévenoud dans l'Adrar, colonne Voulet-Chanoine ravageant le Congo. Au jeune Mangin, héros de la mission Marchand, conquérant de l'Afrique et prototype du colonial, elle dut passer un certain nombre de singularités. Celles-ci, d'après les témoins, culmineront pendant la Grande Guerre. Ceux qui ne l'aimaient pas, comme Henri Dutheil, en exagèrent l'ampleur, daubant sur « son masque de samouraï », son « long torse sans hanches et des reins étroits d'Asiatique, un lutteur de Jiu-Jitsu de Shanghai ». Pour les admirateurs de Pétain, il n'était pas possible que Mangin fût français, et d'ironiser sur son luxe oriental, son ordonnance Baba Coulibaly, un Bambara du Soudan, et sa voiture allemande, une Opel au capot troué de balles récupérée quelque part entre la Sambre et l'Oise. Il n'était pas jusqu'à sa voix coupante de « polichinelle tragique » qu'on pouvait opposer au timbre rural et tranquille de « Précis-le-sec ». On l'a représenté en « fantoche surhumain, sorti tout vivant et armé en guerre du cerveau d'un Edgar Poe, d'un Hoffmann ou d'un Jarry », ne s'abaissant pas à travailler ses plans la veille d'une bataille, mais s'adonnant aux tarots, « interrogeant le destin à travers la papesse, l'impératrice et l'amoureux ». Ces derniers mots sont de Jacques Isorni, qui, tout à sa vocation pétainiste, s'était lancé dans une monumentale histoire du premier conflit mondial à seule fin de diviniser plus encore, si c'était possible, la figure du Maréchal. Bien que singulier, bousculant ses gens et se faisant construire des observatoires de forêt à vingt mètres de haut pour dominer le champ de bataille, Mangin n'en restait pas moins ce qu'on nomme aujourd'hui un professionnel averti. Il savait son métier, qu'il assaisonnait en effet, tradition que

de Lattre reprendra, de coups d'éclat difficilement supportables par les esprits prosaïques, comme ce jour où il remonta le Danube en gloire, pour bien montrer aux Allemands qui avait gagné la guerre. Il ne ménageait personne, de son camp ou de l'autre. Après l'échec du Chemin des Dames, dont Nivelles voulut lui faire porter la responsabilité, il s'emporta si fort contre le gouvernement qu'un arrêté du ministre de l'Intérieur lui interdit de séjourner à Paris et dans les départements limitrophes. L'interdit ne devait être levé qu'en 1918, après qu'il eut hautement refusé de commander un corps d'armée sous le commandement d'un chef qu'il jugeait médiocre.

Il mettait l'audace au-dessus de tout, jugeant qu'à tout prendre une guerre commencée doit se finir vite, et par une victoire. Cette pensée n'est pas généralement partagée. On s'installe dans la guerre, surtout en politique, puis on l'oublie, et elle devient cette toile de fond des carrières éclaboussée par le sang des soldats, qui sèche vite puis s'efface. Lui ne les oubliait pas. Réveillant une sentinelle endormie à Villers-Cotterêts, qui devait s'attendre au pire en voyant surgir devant elle ce chef redouté, il lui dit simplement : « Réveille-toi, tu ne sais pas ce que tu manques. C'est demain que nous foutons les Boches à la porte. »

Mangin tenait la pusillanimité pour un crime. Jugeant un de ses chefs du Soudan, il le trouve « le meilleur homme qu'on puisse voir et son seul défaut est un sentiment trop profond de sa responsabilité. Nous n'osons pas assez ici ». Ces tendances-là peuvent mener loin. L'armée le toléra, préleva son butin de gloire, puis se vengea de lui. Débarqué par Clemenceau, qui pourtant l'admirait, pour son soutien aux séparatistes rhénans, il finit sa vie sans argent, ayant dépensé pour ses campagnes et ses

soldats une fortune familiale assez considérable, au point que les maréchaux durent organiser une souscription. Quant au gouvernement, il n'envoya aucun représentant aux obsèques du vainqueur de la seconde bataille de la Marne. Par la suite, les ministres de la Défense refuseront à quatre promotions successives de Saint-Cyr de porter son nom. Mangin, « l'homme qu'on ne pouvait faire obéir », selon Foch, leur échappait de toutes parts.

On peut imaginer que ces manifestations de la reconnaissance publique lui eussent été indifférentes. On ne trouve chez lui ni vanité ni ressentiment. L'avenir l'intéressait, non le paiement des services rendus. Il ne tirait pas de traites. Si l'énergie et la mélancolie font souvent bon ménage chez les hommes d'action — de Gaulle et Lyautey en offrent des exemples —, Mangin comme Lawrence étaient purs de la seconde. Mais Lawrence avait échoué dans son entreprise, non pas Mangin. Il est vrai qu'elles n'étaient pas de même nature. Ils sont morts tous deux cependant dans le même état d'inachèvement qui rend leurs destinées si propres à la rêverie. On peut penser que leurs morts n'y étaient pour rien. Le royaume arabe eût laissé Lawrence tout aussi insatisfait que Mangin la Rhénanie indépendante. Les deux avaient mis en mouvement de grandes forces et pesé sur des milliers de vies. « J'ai tiré de mes mains des marées d'hommes », écrit Lawrence dans la dédicace des *Sept piliers*, et c'est vrai aussi de Mangin, lançant la « force noire » à l'assaut d'un monde étranger. Le premier ne s'est pas soustrait au jugement de sa conscience. Pour le second, nul n'en saura jamais rien.

LE TOURNANT DE PASSAVANT

Le monument à Diego Brosset s'élève près du pont de Bir-Hakeim à Paris. La figure du général commandant la 1^{re} division française libre, mort sous un autre pont, dans les Vosges, est maladroitement sculptée en ronde-bosse et donne à l'archange blond de la compagnie méhariste du Touat l'air d'un sénateur de la V^e République.

Au premier regard, on peut confondre Diego Brosset avec l'un de ces mabouls à thèses comme l'armée en produit de temps à autre et qui, insuffisamment épuisés par le drill, s'essayaient aux œuvres de l'esprit, à l'instar de ce Chassin dont il reste un nom dans les histoires du complot du 13 mai 1958, bachelier à quatorze ans, major de l'École navale, auteur proluxe de livres d'histoire, de livres de stratégie et d'appels à l'émeute qui tous ont sombré avec lui. La phrase souvent citée d'une lettre où, à mi-chemin entre Lafcadio et Pic de la Mirandole, Brosset se fixait un programme de jeunesse qui devait le conduire à comprendre aussi bien Einstein qu'un chef berbère, à maîtriser la chasse à la baleine comme la théorie des quanta, à mener « du même cœur » sa voiture, son cheval, sa troupe au combat et quelques femmes, n'arrange rien. Pourtant Brosset était moins simple et d'un bois plus composite, qu'il devait s'attacher à travailler sans relâche. À la fin, il ne ressemblera pas à cette espèce de M. Teste corrigé par Bournazel qu'il avait sans doute rêvé d'être, et sera devenu lui-même, curieux mélange d'héroïsme, d'intelligence rapide et de simple gaieté, quand sonnera l'heure de l'*appel des consignés* — celle de la mort. « Je ne serai jamais un vrai général, mais ma division est une vraie division. »

Né à Buenos Aires en 1898, il est placé en France chez les jésuites, où la dépression le rejoint. Il est sujet à d'incessantes migraines. Il se plaint, ruse avec l'encadrement, pratique la désertion intérieure. Les bons pères, qui sont connaisseurs, lui trouvent « la maladie des murs », et le voici retiré du collège. Au passage il a, comme on dit, perdu la foi. Plus tard il citera Renan dans un de ses livres : « La foi qu'on a eue ne doit jamais être une chaîne. On est quitte envers elle quand on l'a soigneusement roulée dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts. » Que Mauriac ait aimé plus tard ses deux livres impubliés, *Il sera beaucoup pardonné* et *Emmaüs*, ne change rien à l'affaire. Passé l'élan mystique de la première jeunesse, il restera longtemps l'homme d'un scepticisme un peu court. Il n'est pas impossible qu'il ne se soit pas assez aimé, contrairement aux apparences. « Si tu t'aimais vraiment toi-même, écrit Guigues le Chartreux, tu ne passerais pas tant de temps à servir celui dont tu ne peux obtenir de salaire. » Plus tard, lancé dans l'aventure saharienne, il citera Psichari et Foucauld, bien sûr, mais ce sont des figures obligées, et rien n'indique qu'il ait compris la nature des efforts que le second surtout avait faits pour se trouver en se perdant de vue. Jeune homme, Brosset en paraît incapable, tout à une passion triste de lui-même, et manque ceux qui auraient pu l'instruire. Ainsi saint Augustin, qu'il trouve, lorsqu'il lit les *Confessions*, « aveuglé par sa foi » mais qu'il absout drôlement à cause de son goût pour les femmes. « Le doute s'affirme en moi seule certitude. » Il lui reste une énergie intacte, même brûlée d'un chagrin imprécis, indénommé, et un grand courage.

Il se trouve vacant et désœuvré dans la maison de sa famille lorsque la guerre éclate. Il a seize ans et

son père refuse qu'il s'engage, arguant de sa faible résistance. Il s'épuise en marches incessantes, cinquante, cent kilomètres, portant un sac de trente kilos, jusqu'à arracher la permission paternelle. Il signe en septembre 1916 un engagement « pour la durée de la guerre » dans un bataillon de chasseurs alpins, prenant rang dans la « légion des mille », celle des mille plus jeunes volontaires de la Grande Guerre, qui comptera dans ses rangs le soldat Thin, qui choisit à Verdun le cercueil du Soldat inconnu, et Désiré Bianco, mort à treize ans aux Dardanelles. Il n'est pas tombé dans un bataillon d'enfants de chœur, et leur chef de corps leur prêche « la haine sauvage » à longueur d'ordres du jour. Il connaît son premier engagement à la Malmaison, se distingue devant Mangin sur le plateau du Soissonnais, et finit la guerre trois fois cité. Viennent comme autant de punitions réglementaires les écoles, la garde au Rhin, les lectures sans fin, l'ennui, jusqu'au Soudan où il est nommé en 1922. Puis c'est le Sud algérien, les compagnies méharistes du Touat et du Tidikelt, les longues chevauchées dans l'Adrar, où le souvenir de Foucauld n'est pas éteint, enfin la Mauritanie. Il y rencontre le lieutenant Henri Mangin, au départ prévenu contre ce narcisse militaire, l'Apollon des méharistes, faisant tout dans le désordre — sauf la guerre, qu'il abordait en technicien —, avec lequel il se lie d'une amitié profonde. Il en épousera la sœur Jacqueline, qui se destinait au couvent anglais où elle avait été élevée. « On m'aura vu en ligne autant que votre père », lui écrira-t-il bientôt. Vers la fin de son second séjour mauritanien, agacé par les tracasseries bureaucratiques et la bassesse générale, il songe à quitter l'armée. C'est alors qu'il écrit son grand livre, *Sahara. Un homme sans l'Occident*, que Raymond Depardon portera au cinéma en 2002. Ce

récit étrange et dur rappelle les premiers écrits de Lawrence et la « terre du vide » de St. John Philby. « Ce livre est une trahison. Il est fou d'embaumer les morts ; leurs naïves et ridicules bandelettes appellent la profanation. Ainsi de notre jeunesse, du temps passé, de ce qui fut. »

On voit à l'incipit que le ton n'est plus le même. L'homme non plus. Il n'a pas découvert au désert un vide peuplé des personnages de *l'escadron blanc*, disposé de toute éternité à l'amélioration morale et spirituelle des égarés de l'Occident. Il y a trouvé, ainsi qu'il est de règle, ce qu'il n'était pas venu y chercher. L'enfant neurasthénique a disparu dans les sables, et aussi l'adolescent plein de fièvre qui citait *Les nourritures terrestres* et dont certaines lettres font penser à *La gamberge* de Jean Yanne. La réalité seule compte à présent, réduite à cette marche sans recours dont l'horizon, y compris politique, se dérobe au regard. L'âme engourdie, comme effacée par la fatigue, fait ressembler l'homme aux animaux dont il se sert. « Les hommes ont serré sur leurs reins les lambeaux de vêtements, déteints et sales, mais qui, de loin, se confondent avec le sable, l'horizon, la dure lumière de midi, dans le mirage ; les chameaux amincis cheminent lentement, en silence, avec une résignation rigoureuse et calme ; tous sont patients aux longues heures de marche monotone. Sur quelque douar innocent plane le destin. » Et le héros n'est pas le méhariste français, mais Si Ahmed le Mechdoufi, dont le monde s'effondre sous les coups de boutoir des étrangers. Ce qui est singulier chez Brosset, c'est la suspension du jugement, et son refus d'un compromis analogue à celui qui a fait passer Lawrence pour un traître à ses propres yeux, deux fois traître peut-être, jusqu'à le conduire à l'inutile épreuve de Bovington. À certain moment

du récit, il ne semble plus y avoir de loyauté nationale qui tienne, d'aucune part. Ou plutôt le Sahara a tout envahi, parce qu'il excède les capacités des hommes. Il ne reste plus que l'humilité de la condition terrestre, la solitude d'un voyageur survivant à peine sur l'écorce, que Brosset relève d'une phrase sèche et comme bousculée parfois par des vents imprévus. Il n'en oublie pas pour autant ce qu'il est, un militaire français, ni que les Sahariens ont une existence qui ne dépend pas de son regard et qui se poursuivra après son départ, ce qui le distingue aussi de Michel Vieuchange, l'explorateur de Smara, mort ces années-là et qui, lui, ressemble plutôt à un touriste tragique : un Rimbaud précédé ou suivi de nulle œuvre qui vaille, un Gordon sans esclaves à libérer, un Caillé sans ville à décrire, un Brosset sans ergs à pacifier. Il n'y a pas chez Brosset cette vacuité que Philippe Soupault avait relevée avec finesse chez Vieuchange, au milieu du concert d'éloges qui avait suivi sa mort. Ce qui donne au récit de Brosset toute sa force, c'est un détachement de soi que rien dans sa vie antérieure ne laissait pressentir.

Brosset commence alors d'acquérir une statue de légende au moment même où il en a mesuré la vanité. C'est le même homme et un homme différent. Sa gaieté est plus marquée, sa résolution aussi. Il a commencé d'emprunter le chemin qui mène à cet infini qu'il a renoncé à connaître et dont le désert lui a présenté l'image. Après sa mort Vercors écrira : « J'ai vu que le chemin parcouru par Diego était celui que suivent la plupart d'entre nous de la jeunesse à l'âge mûr. Mais c'est le plus souvent un long cheminement, plein d'hésitations et de retours et plus qu'à demi inconscient, fait bien plus de facilité, d'oubli, d'abandon, de soumission aux appétits et de lent durcissement du cœur, que l'expression

révolutionnaire d'une résolution virile. D'une telle volonté, d'un chemin si rapide et si droit, et d'un aboutissement si riche, si fougueux, Diego reste pour moi le premier, — et le seul exemple. »

En 1940, la défaite le trouve en Colombie, à la mission militaire française. Dès le 27 juin, il rallie le général de Gaulle et la France Libre. De la BBC il s'adresse à ses anciens compagnons d'armes : « Méharistes du Hoggar et du Touat, votre tour est venu ! » Il n'est pas aveugle, et juge avec exactitude le Général lui-même — décision trop nette, assurance trop grande sur les questions qui ne lui sont pas familières — et ses premiers compagnons, qui ne saisissent pas toujours que l'acte de révolte ne dispense pas de s'exercer au sérieux et à la discipline. Il accomplit un travail d'état-major, suit de Gaulle au Soudan, au Caire, arpente la côte des Somalis, mais il n'est pas heureux, n'étant pas au combat. Il souffre des intrigues de l'Afrique du Nord et s'impatiente. En août 1943, de Gaulle lui confie le commandement de la 1^{re} division française libre, celle de Bir Hakeim, succédant à Magrin-Vernerey dit Monclar, à Larminat, à Koenig. C'est à sa tête qu'il donnera toute sa mesure, bousculant l'Allemand en Italie, toujours en première ligne, enthousiaste, brutal, fantaisiste. Il entre le premier dans Rome, participe au débarquement en Provence, « plus près du feu que nombre de commandants de bataillon », écrira un témoin. Il remonte le Rhône et libère Lyon. « Les hommes forts ne tombent jamais quand il faut passer. »

L'ami de Saint-Exupéry et de Vercors est entouré de tous ceux que son charme a touchés, transformant les années noires en épopée lumineuse. « Le cortège d'exaltation dans le soleil d'Afrique » dont a parlé Malraux dans son oraison funèbre pour Jean Moulin, c'est le sien autant que celui de Leclerc.

À son état-major sert Ève Curie, fille de Pierre et Marie Curie, gaulliste de la première heure, dont on se souvient de l'entretien avec Gandhi, qui racontera ces années en écrivant *A journey among warriors*. Son officier d'ordonnance, comme lui continûment exposé aux balles, se nomme Jean-Pierre Aumont. Il s'est fait connaître en 1934 dans *Le lac aux dames* d'Allégret, a joué dans *Drôle de drame*, dans *Hôtel du Nord*, dans *L'équipage*, le film de Litvak tiré du roman de Kessel. Juif, il a quitté la France pour les États-Unis en 1940. Sa notice Wikipédia porte simplement : « Militaire de la France Libre et acteur français », tout en lui prêtant des liaisons avec Joan Crawford, Hedy Lamarr, Vivien Leigh et Barbara Stanwyck, ce qui fait également rêver. On pense à Jean Gabin, « le plus vieux chef de char de la France Libre », qui reviendra de la guerre avec des cheveux blancs et pour lequel, dit-on, Marlene Dietrich cuisinait des spaghettis.

Après Lyon, Brosset remonte vers le nord, en s'arrêtant au Tata de Chasselay, là où en juin 1940 les Allemands ont massacré les tirailleurs sénégalais désarmés dans des conditions atroces. Il fait sa jonction avec la 2^e DB de Leclerc à Châtillon-sur-Seine, avant de prendre, en trombe, la direction du Jura. Maurice Druon lui apprend que l'auteur du *Silence de la mer* est son ami d'autrefois, Jean Bruller. Il y trouve un motif de joie en traversant un pays à l'abandon : « Ignorance totale des Français de ce que fut notre résistance. Exactions des FFI. Cupidité atroce des paysans. Crainte honteuse de la mobilisation. Ingrate rancune contre les Alliés. » Tel est le compte rendu, fait par un de ses officiers, d'une semaine de permission. Après la libération de Paris, la 2^e DB, recrutant dans la capitale, ne recevra pas plus de mille engagements pour poursuivre

la lutte. Brosset paraît survoler ce désastre moral. Il a quarante-six ans. Il y a vingt-six ans que le caporal-clairon Sellier a sonné le cessez-le-feu de novembre. Personne ne sait encore comment cette guerre s'achèvera, et la course de Brosset s'accélère. Aumont lui rapporte de Paris la dernière lettre de Vercors : « Voici donc la gloire. Elle est bien ce que j'en pensais : aussi vaine que le reste, avec un léger goût de pourri. » Brosset vient d'écrire à une amie : « Je jouis et je souffre de tout, mais souvent, vite, d'une façon vivante. » Il veut libérer Belfort, s'attarde aux souvenirs de 1870, pense à l'Europe qui pourrait advenir. Le 20 novembre il s'élançe en Jeep à la tête de sa division. Il pleut à verse. Une première Jeep roule dans le fossé. Il en prend une seconde. « Jamais je ne l'avais vu aussi impatient », dira Jean-Pierre Aumont. Ses derniers mots furent : « Que la vie est magnifique ! » Au lieu-dit le Tournant-de-Passavant, il donne un coup de freins brutal pour éviter des sapeurs qui travaillent sur un pont, près du village de Champagny. La voiture bascule dans le Rahin. Aumont tombe sur la berge. On retrouvera le corps de Brosset dans le torrent, deux jours plus tard. « On ne peut employer son intelligence, avait-il écrit en 1940 à Louis-Eugène Mangin, à chercher des raisons d'accepter. »

ROME ET MUSSY-SUR-SEINE

Je confesse un goût mal venu pour l'église Saint-Louis-des-Français, à Rome, où se mélangent, ou peut-être se côtoient sans se mélanger, les appels de l'art, l'encens de la transcendance et les objets du kitsch national. C'est l'arche exiguë, poussiéreuse, d'un voyage immobile, un panthéon d'antiquaire

et d'historien. On y voit des plaques en l'honneur des soldats de la division marocaine, en souvenir d'ambassadeurs au Saint-Siège et de fonctionnaires des Beaux-Arts, les tombeaux du cardinal de Bernis qui instruisait les marquises sur l'amour profane, de Frédéric Bastiat qui fut l'apôtre du libéralisme, et de Claude Gellée dit le Lorrain, transférée en 1840 de la Trinité-des-Monts par décision d'Adolphe Thiers. À l'opposé de toute cette marbrerie le Christ appelle le Matthieu du Caravage à le suivre, et nous autres avec lui, à « laisser les morts enterrer les morts ».

Voici le tombeau que Chateaubriand fit élever pour Pauline de Beaumont, fille du comte de Montmorin, rescapée de la guillotine et phthisique, qui l'avait rejoint à Rome pour mourir auprès de lui. « Je me sacrifiais à l'espoir de la sauver », a-t-il écrit en tartuffe, mais qui sait ? Il l'avait aimée. « Son caractère avait une sorte de raideur et d'impatience qui tenait à la force de ses sentiments et au mal intérieur qui l'éprouvait. » C'est la même femme qu'Élisabeth Vigée-Lebrun réussit à transformer en une bacchante dont seul le regard tendre et triste rappelle ses épreuves alors qu'elle paraît s'apprêter à entrer dans un jeu de société champêtre à l'aide de couronnes de fleurs, et à les jeter sans doute sur des piques imaginaires. Verticale et néo-romaine, la dalle funéraire est sinistre, mais l'on s'émeut à lire : « Après avoir vu périr toute sa famille, son père, sa mère, ses deux frères et sa sœur, Pauline de Montmorin consumée d'une maladie de langueur était venue mourir sur cette terre étrangère. François-Auguste de Chateaubriand a élevé ce monument à sa mémoire. »

Mort sous le couperet, son père, nommé ministre des Affaires étrangères en 1787, à la place de Vergennes, avait accueilli avec espoir la Révolution,

écrivait : « Ce qu'on appelle la Révolution n'est que l'anéantissement d'une foule d'abus accumulés au cours des siècles. Ces abus n'étaient pas moins funestes à la nation qu'au monarque. » Pauline fut arrêtée en février 1794 au château de Passy, dans l'Yonne, par « trois brigands armés de sabres, de pistolets et de bonnets rouges », qui avaient par précaution ameuté le village. Elle était très faible et nul ne sait comment elle put leur échapper, ce qui donna naissance à la légende selon laquelle les brigands en question l'auraient abandonnée au bord d'un chemin pour y attendre la mort que son extrême faiblesse rendait probable.

Pauline de Montmorin était née le 20 août 1768 à Mussy-sur-Seine, au château qu'habitait son oncle, évêque de Langres. Un fil ténu court donc, dans l'invisible, du village où elle fut baptisée à Saint-Louis-des-Français. Le sacrement fut donné sans doute dans la chapelle du château de Mussy, et non dans l'église Saint-Pierre de Mussy, où l'on peut voir une extraordinaire trinité en calcaire peint. Dieu le père y tient dans les bras son enfant crucifié, d'une manière qui annonce l'icône faite par Marie Skobtsova à Ravensbrück dont je parlerai plus loin. Quant au château, il possédait un jardin donnant sur la Seine. Il avait été refait à l'époque de la naissance de Pauline et les chroniques du temps nous le présentent vide de meubles et comme presque abandonné déjà. Saisi comme bien national, il fut vendu avec l'obligation d'en détruire les bâtiments, ce qui fut fait, à l'exception de la chapelle où avait été baptisée Pauline et qui servait encore de cuisine en 1860 aux gens qui habitaient là. Il s'y tint pendant la dernière guerre des réunions secrètes de l'état-major du maquis des vallées de la Seine et de l'Ource, que commandait Émile Alagiraude, sous le

nom de Montcalm, et le choix de cette identité d'emprunt fait rêver un instant.

Entre toutes les amies de Chateaubriand, je préfère Hortense Allart, si intelligente et si libre, qui, elle, avait fini par lui préférer Bulwer-Lytton sans cesser tout à fait de l'aimer. « Si Dieu nous rendait la jeunesse, voudriez-vous disputer la régence à Thiers ou m'entraîner en Italie ? (...) Il y a ici, dans la Seine, une île assez grande, abandonnée à la nature, couverte de hautes herbes, d'arbres en liberté et d'animaux sauvages. C'est là que je vais penser à vous : on y entend le bruit des colibris, le frémissement des saules, les doux murmures de vos déserts d'Amérique. » Comme l'Amérique, en effet, la Seine est partout.

Jusqu'à Troyes

ALCHIMIES

Des villes alchimiques, celles où se distille le secret du temps, écrit Agram Bagramko, je n'en connais pas un si grand nombre. Kecskemet, à cent kilomètres de Budapest, où l'art nouveau éclaire les couvents baroques d'une étrange lumière. Laon, que Hugo a aimée, montagne traversée de sapes et bâtie en gloire sur le vide des carrières. Mais la première pour moi reste Troyes. Troyes est un poste de douane disposé sur la Seine pour vérifier les marchandises de Nicolas Flamel. Là-bas les exploits des aviateurs semblent se nourrir des songes du Graal.

Le narrateur de *Zone*, car c'est bien de narration qu'il s'agit, et sous couvert de nostalgie, d'apprentissage, aurait pu, en effet, se promener dans Troyes, où le Christ se mélange aux aviateurs. Deux christes de pitié arrêtent le regard. On voit le premier à la cathédrale, un regard de guetteur miséricordieux posé sur le capharnaüm des temps à venir, et le second dans l'église Saint-Nizier. Celui-là est assis sur un banc, les mains liées, les épaules tombantes. Le visage est marqué d'une indicible souffrance qui n'est pas seulement physique, les cheveux et la barbe raidis

par le sang coagulé, la couronne d'épines enfoncée dans le crâne jusqu'aux yeux comme une tiare, les piquants vers l'intérieur. « Je n'ai jamais rencontré de Christ qui puisse rivaliser avec celui-là », écrivait Émile Mâle.

« Bolory, Pégoud, je regarde les aviateurs depuis le temps de La Geneste », écrit Bagramko. Pégoud est le pionnier du parachutisme, réussissant en août 1913 le premier saut en parachute au départ de l'aérodrome de Châteaufort, dans les Yvelines, abandonnant au-dessus du domaine de La Geneste, où il s'écrasa, un vieux Blériot-XI sacrifié pour l'occasion.

Bagramko a connu l'épisode plus tard. À son arrivée en France, venant d'on ne sait où, dans les années 1920, il est recueilli par un ancien colonel de Cosaques nommé Grigoriev. Le Cosaque vit dans une soupenote à Montparnasse où il dépense ce qui lui reste d'argent, puis en est réduit à mendier gare du Nord. Il y rencontre un professeur de médecine qui s'intéresse à son sort et l'engage en qualité de secrétaire. Par discrétion, je l'appellerai le « professeur M. », d'après l'initiale de son prénom. Ainsi personne ne saura qu'il était mon grand-père. Le domaine de La Geneste lui appartient et Grigoriev s'y voit attribuer une petite maison dans le parc, un pavillon de peinture qui ne sert plus depuis longtemps. Bagramko y passe ses dimanches à fumer autour du samovar. C'est là qu'il a rencontré les Fraenkel, et par eux André Breton. Théodore Fraenkel, le « peuple polonais » des lettres de guerre de Vaché, était un médecin né à Odessa et condisciple de Breton au lycée Chaptal. Il sera l'un des pères fondateurs du mouvement Dada et du surréalisme, avant de rompre avec Breton à propos du tract *Paillasse !*, s'engageant ensuite dans les brigades internationales, puis en 1943 dans l'escadrille Normandie-Niémen. Le frère

de Fraenkel était un des amis les plus proches du professeur M., qui cachera ses enfants pendant l'Occupation. L'un des fils du professeur, servant en 1945 dans l'armée américaine et détaché auprès des Russes, entrera l'un des premiers au camp de Terezín, où les Fraenkel lui avaient appris que Robert Desnos était détenu, et où il devait mourir peu après. « J'ai vu le fantôme de Dada sur les bords de la Mérantaise, écrit Bagramko, dans le parc où était tombé l'avion de Pégoud. »

On conservait à La Geneste un petit coffret où étaient rangés quelques boulons de l'avion, avec des morceaux de shrapnel rapportés de l'Hartmannswilkerkopf où le professeur M. avait combattu, dans les rangs de ce même 27^e bataillon de chasseurs alpins où servait Diego Brosset. Grigoriev le lui avait montré en secret. Le professeur n'aimait pas qu'on y touche. On ne sait pas si lui-même l'ouvrait de temps à autre. Combattant héroïque, plusieurs fois cité en qualité de brancardier militaire, il était revenu des tranchées animé par un antimilitarisme sans concession qui l'avait rapproché des premiers surréalistes.

Le domaine de La Geneste est toujours là. La famille du professeur M. l'a vendu il y a quelques années, et c'est à présent un club d'équitation. On y entre par un portail de style chinois que jouxte une vieille tour, puis une route s'élève vers un château sans grâce adossé à la forêt. Un charme indéfinissable se dégage de cet endroit. Les plus vieux, dans le village peu à peu mangé par les résidences secondaires et une vie nouvelle toute proche, se souviennent des échos d'une vie bourgeoise traversée de courants inhabituels. Les surréalistes peut-être, et des mariages où se côtoyaient les anciens de la France Libre et des collaborateurs. Les deux témoins du mariage du professeur M., après la Grande

Guerre, avaient été René Cassin, et Bichelonne, secrétaire d'État à la production industrielle de Laval, qui devait mourir à Hohenlychen sous le bistouri d'un chirurgien SS et dont Céline a tracé le portrait dans *D'un château l'autre*. À cette époque Bagramko combattait dans une Indochine tout juste libérée des Japonais. Pendant la guerre, La Geneste était occupée par un état-major de la Luftwaffe, dont le chef avait déserté, vêtu du costume du jardinier, après avoir appris que la deuxième DB de Leclerc se présentait au Christ de Saclay, à quelques kilomètres de là.

On imagine que la famille du professeur M. a emporté avec elle la boîte aux éclats, et avec elle un masque dogon donné par Paul Rivet, le fondateur du réseau du Musée de l'Homme, dont Bagramko a fait dans son livre le prototype des souvenirs de l'enfance.

Ce masque avait deux faces, l'une humaine et l'autre animale, représentant un crocodile. Je n'ai jamais rien vu de plus beau. En pensée, il m'a accompagné partout, à la guerre et dans mes voyages. Il reste pour moi l'exemple de ces objets que l'on croit éternels dans l'enfance, immobiles, absolument hors d'atteinte, et dont on découvre avec surprise plus tard qu'ils sont comme nous, avec nous, lancés dans le temps.

Ce Bolory dont parle Bagramko est l'un des héros cachés de Troyes. Il était venu d'Italie vers 1515, et c'était un horloger de talent. On trouve sa signature sur le cadran de l'église du village de Rigny-le-Ferron. En 1536, après avoir longuement étudié les croquis de Léonard de Vinci, il monte au sommet de la tour Saint-Pierre de la cathédrale, portant un costume d'oiseau en osier couvert de peaux d'agneau

tannées, aux ailes immenses, qu'il a passé deux ans à faire. Il s'élançait dans un ciel clair et les chroniques du temps racontent qu'il aurait parcouru ainsi plus d'un kilomètre avant de s'écraser au sol. Après lui viendront Léon Darsonval, l'aérostier, qui, parti de Troyes atteignit Orléans en quatorze heures après avoir survolé la Nièvre et la Sologne de Renoir, puis Suzanne Bernard, l'une des premières aviatrices, élève de l'école Farman de Mourmelon, qui s'écrasa à Saint-Lyé en 1912. Troyes est une ville du ciel. On y évoque le souvenir des Larivey, une famille d'astrologues dont le membre le plus célèbre, Pierre, composait des pièces de théâtre dans le goût italien et dont les spécialistes font un précurseur de Molière. Il se tirait souvent les cartes, ce qui n'est jamais prudent. Vauban dit quelque part qu'il « excellait en mauvaises prédictions ». Il s'en faisait à lui-même, et finit par croire qu'il mourrait d'un coup de couteau donné dans le dos par un fou, ce qui advint en effet. Troyes est une ville où l'on ne défie pas impunément les dieux.

LA TABLE RONDE DE TROYES

Lire le *Perceval*, parmi tous les romans de la *matière de Bretagne*, c'est se laisser frapper par un bâton qui fait lever des eaux bouillonnantes dans l'esprit et dans le cœur. Le texte renverse tous les obstacles sur son passage, le premier étant la langue et la forme qu'il emploie, le « vieux français » et le vers octosyllabique à rimes plates. Cela n'empêche pas le lecteur d'être à la fois *Perceval* et son auteur, tout occupé de cette affaire mystérieuse qu'est le chemin de l'homme sur la terre.

Quittant la cour d'Arthur, *Perceval* est accueilli

au château de Gornemant de Gorhaut, un bâtiment parfait, qui évoque l'ordre idéal de la chevalerie. Il y reçoit de nombreux enseignements, et d'abord celui de se taire. C'est la leçon des ermites, celle des pères de l'Église et même des Touaregs de Foucauld, chevaliers-brigands du Sahara dont le litham bleu passé sur le visage doit empêcher les *vaines paroles*. Il n'est pas d'enseignement moins contestable, et c'est pourtant celui qui vaudra à Perceval sa plus cruelle déconvenue. Cherchant le manoir de sa mère, le jeune homme trouve deux hommes en train de pêcher dans une rivière. Si ce sont des poissons ou des hommes qu'ils veulent prendre, comme dans l'Évangile, nul n'en sait rien. L'un des pêcheurs est un roi, qui invite Perceval à sa table. Une lumière étrange baigne l'immense pièce. Au cours du dîner, alors qu'ils parlent, passent en cortège un homme tenant une lance dont la pointe du fer saigne et une jeune fille portant un Graal resplendissant. Se souvenant des recommandations de Gornemant, Perceval ne demande aucune explication, même lorsque le Graal passe à plusieurs reprises au milieu des convives. Faute d'avoir osé parler, et peut-être parce qu'à force de se persuader qu'il valait mieux se taire il a, comme on dit, *perdu le sens*, il ne cherche pas à percer le mystère de cette étrange procession, à la fois rappel et parodie du banquet eucharistique, puisque le Sauveur n'est pas assis à table et que s'il passe derrière les dîneurs sous la forme du Graal, ce n'est pas pour servir, comme dans l'Évangile, mais simplement pour se faire reconnaître, et mieux chercher. Comme l'incuriosité est devenue la seconde nature de Perceval, ce spectacle lui demeure étranger, et même indifférent. Le lendemain, il trouve le château désert. Il appelle à l'aide et personne ne répond. Il lui est difficile de s'armer seul. Il y parvient cependant,

et lorsqu'il quitte le château, le pont-levis se relève avant même qu'il ait fini de passer, le chassant de la demeure. Il n'a pas su ce qu'était ce banquet, ni même ce paradis dont il était exclu, et son silence, pourtant inspiré par les plus nobles motifs, est la seule cause de son malheur.

Perceval ne s'est pas seulement conformé à la règle. En s'y conformant, il a perdu jusqu'au désir de savoir, de connaître cela seul qui importe et à quoi il aurait désiré vouer sa vie. Jusque-là il n'avait pas de nom, et c'est sa faute qui lui en fera donner un. S'enfonçant dans la forêt, il rencontre une jeune fille, à laquelle il raconte sa nuit, et qui lui apprend que le roi pêche à cause d'une blessure de guerre qui lui interdit de chevaucher. Le roi aurait pu être guéri si Perceval avait demandé le sens de la procession du Graal. C'est au moment où Perceval nie avoir assisté au spectacle qu'il a, par une illumination intérieure, la révélation de son nom en même temps qu'il apprend la nouvelle de la mort de sa mère. Nous assistons au premier moment de cette découverte de soi qui est le moteur du cycle arthurien. Lancelot, dans *Le chevalier à la charrette*, découvre son nom en soulevant une tombe que nul n'a soulevée avant lui. Mais la découverte de Perceval ne relève pas du monde physique et pas davantage d'un simple signe, imposé de l'extérieur. C'est la révélation de son être même. « Perce-val », parce qu'il a déçu le roi pêcheur. Et il devient « Perceval l'infortuné ». On reste interdit devant cette source de toute littérature, et, comme Perceval lui-même, incapable d'interroger — mais qui au juste interroger ? Et c'est toute notre destinée que nous semblons être voués à aimer de loin, selon les règles de l'amour courtois, fascinés par elle comme Perceval par les trois gouttes de sang de l'oie morte sur la neige.

*

Chrétien est né à Troyes vers 1130, dans ce comté de Champagne à la fois riche et sans cesse menacé par la guerre. D'un côté, les foires, l'argent, les détours fructueux du commerce ; de l'autre les murailles qui s'élèvent et le combat sans scrupules. Les forêts se remplissent de monastères et les plus courageux se font ermites au plus profond des bois, là où la lumière pénètre à peine. La forêt du cycle du Graal est à la fois l'espace de l'aventure dans le mouvement et celui de la perfection dans l'immobilité. Quant à l'ermite, il est celui près duquel le temps se dissout. Ce n'est pas seulement un maître de morale. Il possède les clés d'une sorte d'au-delà du temps. La suspension du temps est l'un des aspects les plus étonnants de ces livres. Elle peut être dictée par l'amour, mais aussi par le vide du cœur, la *désolation*, qui empêche l'homme de prier. Lorsqu'il redevient, moins par effort que par grâce, capable d'attention, comme un ermite, il est introduit dans le monde de Dieu, dont il n'a pu jusque-là percevoir que des fragments. Ainsi le bénédictin de Césaire d'Heisterbach, devenu éternel pour avoir entendu chanter dans la forêt un oiseau dans lequel s'était incarnée l'éternité.

On ne fera pas pour autant de Chrétien de Troyes un mystique. C'est même le contraire qui est vrai. Ce « Graal » spirituel viendra plus tard, avec cette « quête » anonyme que Gilson a décrite comme « roman de la grâce » et qui devra sa portée nouvelle à l'influence de saint Bernard. C'est de l'homme, de sa conduite, de ses actions, et de rien d'autre, que Chrétien de Troyes se soucie, dans « un agréable jeu de poète épris d'aventure et de psychologie », écrit Béguin.

Chrétien de Troyes est l'un des premiers auteurs à avoir cherché son salut d'abord dans les lettres. En ce sens l'auteur du premier roman français serait aussi le premier écrivain français, chef d'une longue lignée issue du monde anonyme des artistes de la haute époque et qui mène jusqu'aux bateleurs d'aujourd'hui, dont l'œuvre trop mince s'efface devant le nom, en passant par Voltaire et Hugo. Le texte médiéval à ses débuts ne porte pas de signature. Le verbe de Dieu est seul créateur, non seulement aux origines mais à chaque instant, et l'auteur est le collectionneur de fragments de ce verbe dont il n'est pas le maître et dont même il se fait le serviteur¹. Puis il ne se met pas très haut. C'est un trait de l'époque. Avant lui viennent les écrivains d'autorité, les grecs et les latins, philosophes et poètes, et qu'ils n'aient pas été chrétiens ne change rien à l'affaire. Il les révère comme les seuls véritables artistes et son public aussi. Mais Chrétien, lui, ose divulguer son nom dès *Érec et Énide*, son premier livre. Cela ne signifie d'ailleurs pas que son œuvre, mille fois recopiée, incorporant peut-être d'autres textes, soit entièrement de lui. L'œuvre du Moyen Âge n'est pas fixe. Elle se déplace et change. C'est ce que Paul Zumthor appelle la *mouvance* de la littérature médiévale. « *Ci falt la geste que Turolfus declinet* », dit la chanson de Roland, et nul ne saura la part que Turolf aura prise à son élaboration. Chrétien de Troyes, l'auteur de l'œuvre, est donc aussi une création de son lecteur, différent de cet homme qui a signé *Érec et Énide* et qui surtout a dit dans le prologue de *Cligès ou la*

1. Et se faire écrivain, c'est vouloir être le disciple de ce Dieu-là qui est le premier des écrivains. « Le Saint-Esprit, écrit Saint-Simon, n'a pas dédaigné d'être auteur d'histoires dont tout le tissu appartient en gros à ce monde, et serait appelé profane comme toutes les autres histoires du monde si elles n'avaient pas le Saint-Esprit pour auteur. »

fausse morte tout le bien qu'il pensait de lui-même, comme pour se recommander à la postérité, en présentant son œuvre comme le font aujourd'hui les dépliants publicitaires : « par l'auteur de... ». « Celui qui a fait... commence ici un nouveau conte. » Il veut que son nom soit connu. « *Car par le non conuist an l'ome* », dit précisément le conte du Graal. Et ce nom n'est pas reçu, il est acquis, par la peine et les exploits, parfois aussi par la faute. Il est à la fois l'armure et le linceul, cet être profond que Dieu seul connaît :

Comment vous appelez-vous, mon ami ?
 Et lui, qui ne savait pas son nom,
 Le devine et lui dit
 Qu'il s'appelle Perceval le Gallois ;
 Et il ne sait pas s'il dit la vérité,
 Mais il dit vrai, sans le savoir.

Quant à l'homme que fut Chrétien de Troyes selon l'état civil qui n'existait pas encore, on se perd en conjectures. On en a fait un chanoine, et, à partir d'une émouvante description du vavasseur dans *Érec*, un noble du bas de l'échelle féodale. On l'a imaginé marchand à Troyes. On a glosé sur la signature de *Philomena*, sa première œuvre connue, où il se nomme « *Crestiens li Gois* », ce qui pourrait signifier Chrétien le Goy, et donc, paradoxalement, *Chrétien le Juif*, si l'on veut bien à la fois admettre qu'à l'origine le terme de Goy désignait d'abord le juif converti, et passer sur l'antijudaïsme du conte du Graal. À l'époque de Chrétien, Troyes était la ville du grand Rachi, l'un des maîtres avec lui de la première littérature française, écrite ici dans une langue d'oïl semée de tournures champenoises. Enracinés si l'on

veut, ces deux écrivains de la pérégrination auront tenu toute terre pour une terre étrangère.

LE MAÎTRE DE TROYES ET D'ISRAËL

Il ressemblait peut-être au philosophe de Rembrandt méditant au pied de son escalier à vis, ou à un simple bourgeois de Troyes, gouvernant sa maison avec une rigueur bonhomme. On dit qu'il offrait des cadeaux à ses domestiques chrétiens le jour de Pourim, et que ses voisins, dont il était bien vu, lui donnaient, « selon l'usage de France », des œufs et des gâteaux le huitième jour de la Pâque juive. Sa maison s'élevait dans le quartier de Saint-Frobert, là où, rue Boucherat, travaillaient les frappeurs de monnaie du comté de Champagne. Avant que la Champagne ne fût réunie au royaume de France, ses comtes entretenaient les meilleures relations avec les Juifs, qui ne furent jamais astreints au port de la rouelle. La prison de Troyes s'élève non loin, bâtie sur l'emplacement de cette vigne dont le maître a pris grand soin durant toute sa vie.

Son nom évoque le panthéon juif des guides spirituels, que l'usage des acronymes donne envie de visiter : le Besht, abréviation de Baal Shem Tov, ou « maître du bon nom » ; le Maharal de Prague, abréviation de « notre enseignant, le rabbin Loew », auquel la légende attribue la création du Golem. Le nom de Rachi veut dire « *Rabou Chel Israël* », le maître d'Israël, ainsi qu'il sied au *Parshandata*, père du commentaire talmudique. Mais il signifie d'abord « Rabbi Salomon fils d'Isaac le Français », français signifiant ici né dans l'Île-de-France. Son oncle maternel, Simon l'ancien, avait recueilli à Mayence l'enseignement de Guershom Ben Yehouda,

« le luminaire de l'exil ». Mais Rachi aimait être un homme de sa terre, un citoyen de Troyes. Pour vivre en exil il ne se sentait tenu à aucune mélancolie. Il avait fondé une école qui attirait les meilleurs élèves de l'Europe entière, et refusait d'être payé pour sa charge de rabbin, gagnant sa vie comme vigneron. Dans une *responsa*, il s'excuse de sa brièveté, étant pris par les vendanges. Cet homme simple et modeste, écrivant pour le commun, ne se refusant pas à avouer son ignorance, a uni comme personne l'étude de la Torah et une vie de droiture. L'une nourrissant l'autre, ses commentaires faisaient autorité jusque dans le monde chrétien. Le franciscain Nicolas de Lyre, surnommé par ses adversaires « le singe de Rachi », recommandait de se référer à lui chaque fois qu'un verset paraissait difficile à interpréter, et après lui Luther, dont on disait d'ailleurs « *Si Lyra non lyrasset, Luther non saltaret* ». Du vivant même de Rachi, son influence devint légendaire. On racontait que Godefroy de Bouillon l'avait consulté avant de se croiser, s'était entendu prédire ses premières victoires et son échec, et qu'à son retour il n'avait eu de cesse que de revoir Rachi, arrivant chez lui peu après sa mort.

Chemin faisant, cette vie dans l'ombre du Nom a fait de Rachi l'un des premiers écrivains français. Le yiddish, dialecte allemand, ou le ladino sont les plus connues de ces « langues juives » où les termes étrangers, dit Simon Schwarzfuchs, sont « recouverts d'un habit hébraïque ». Il a donc existé aussi un « judéo-français » dont Rachi fut le maître, et dont ses commentaires restent comme le témoignage de l'émergence du français, à une époque où les choses sérieuses se décrivaient en latin. L'émouvante *Complainte des martyrs de Troyes*, retrouvée au Vatican, en offre un exemple saisissant. Quant au

vocabulaire de Rachi, on peut rêver sur la *garove*, glose de la « bête de champ » de la Bible, animal effrayant, sur *winos*, glose de « vineux » dans les psaumes et qui évoque la puissance du vin.

Le commentaire des débuts du livre de la Genèse offre un magnifique exemple du style de Rachi, où se mêlent attention littérale, profondeur ontologique et familiarité. « L'homme est saisi de stupéfaction et d'horreur en face du vide. En français : estordison. » Puis il fait voir en termes simples comment il n'y a pas d'ordre chronologique dans la création elle-même, puisque les eaux, dont personne ne dit quand elles ont été créées, existaient déjà lorsque le souffle de Dieu planait au-dessus d'elles. Il donne à voir l'intention divine dans sa réalité, c'est-à-dire dans sa bonté. Lorsque Dieu demande à Abram de quitter son pays et la maison de son père, il lui fait une promesse de richesse et de fécondité que Rachi explique simplement ainsi : « Lorsqu'on est constamment en route, on a moins d'enfants, on a moins d'argent, on a moins de renommée. C'est pourquoi il a fallu à Abram ces trois bénédictions. » Son commentaire de la faute première est aussi dicté par le sens très réaliste de la dignité de la création. Si l'arbre n'est jamais clairement désigné, c'est « qu'afin que les hommes ne lui fassent pas honte et ne disent : voici l'arbre à cause duquel le monde a été frappé ». Et si Dieu prive l'homme de son immortalité alors qu'il est devenu pécheur, c'est parce que « s'il vivait éternellement, il pourrait induire en erreur les créatures en lui disant que lui aussi est dieu ». Ce qui inspire Rachi, c'est la conscience de l'amour que Dieu éprouve pour les hommes. Sur le livre d'Amos, lorsque le prophète dit : « Ils changent le droit en plante vénéneuse et foulent au pied la justice », Rachi ajoute : « Mais ils ne se souviennent pas des transformations que

j'opère, moi qui change le désespoir en matin. » Le sentiment de la miséricorde divine inspire sa poésie liturgique, où à l'étude de la Torah répond l'immense sollicitude du Créateur. Ainsi « le misérable qui implore le maître de bonté » ne sera jamais déçu. « Nous aimons résider dans ton ombre. Rapprochons-nous de toi. Nous t'attendons. »

UN ÉVÊQUE SANS BUÑUEL

Napoléon avait de la religion une opinion difficile à saisir. Elle lui venait bien sûr, comme pour nous, de son enfance, et il se plaindra amèrement à Sainte-Hélène de n'entendre aucune cloche dans la campagne et de devoir avaler du pain moisi au lieu des hosties d'autrefois. C'était la nostalgie d'un homme à terre et sur ses fins. Au temps du pouvoir, il voyait la religion comme un facteur d'ordre, et l'Église de son temps n'avait rien fait pour le démentir. Elle fera pire ensuite, sous la Restauration, venant au secours des droits imprescriptibles de la réaction, et de ceux surtout qui pouvaient en tirer avantage, avec une ferveur étrange que l'on retrouve à peu près à toutes les époques, Occupation incluse. J'entends ici par Église le gouvernement romain ou néo-romain des évêques à l'exclusion du reste, qui sans doute comptera davantage au dernier jour. Passé les premiers temps de la chrétienté, leur parfum de persécution et d'aventure, il y a dans cette fonction d'évêque quelque chose d'un peu ridicule et que seule la charité sauve parfois, comme chez le Bienvenu Myriel des *Misérables*. Les apophtegmes des Pères du désert nous montrent les ermites de Scété fuyant les évêques aussi bien que les tentations. Le grand Pambo, refusant de recevoir celui d'Alexandrie, se

fait prier par son disciple de concéder au moins à l'évêque, selon l'usage, une parole qui pourrait être utile à son salut. Pambo lui répond simplement : « Il n'est pas édifié par mon silence, pourquoi le serait-il par mes paroles ? » Les fonctionnaires parlent toujours trop. Je tiens de Grigoriev, à travers lui de Bagramko, mon apophtegme préféré, celui qui me sert de viatique depuis longtemps. « Un jour, l'archevêque Théophile et un notable vinrent voir Abba Arsène. Théophile posa des questions à l'ancien. Il voulait entendre des paroles de sa bouche. Après un petit moment de silence, l'ancien lui répondit : "Ce que je vais vous dire de faire, est-ce que vous le ferez ? — Nous te le promettons", répondirent-ils. Alors l'ancien leur dit : "Quand on vous dira : Arsène est là-bas, eh bien n'y allez pas." »

En France, l'évêque moyen ressemble à un curé monté en grade, bouche de la loi et de la doctrine, inquiet de Rome et bizarrement accoutré, une sorte de préfet clérical. S'il ne parvient pas à faire oublier l'étonnant François de Sales, il n'inspire pas souvent le désir d'être compté parmi les brebis d'un berger aussi ordinaire.

Les figures des évêques les moins communs, en dehors même des saints, n'en sont que plus amusantes à contempler. On en tire la même satisfaction inattendue qu'à observer un diplomate ferme et un peu xénophobe, ou un magistrat vraiment ami des grands principes.

Ainsi en va-t-il de ce Boulogne qui fut évêque de Troyes. Il serait tout à fait oublié s'il ne s'était pas opposé, en 1811, à un Napoléon au faite de sa puissance. L'empereur voulait nommer des évêques et avait à cette fin réuni un concile à Notre-Dame, le 27 juin 1811. Ce qui nous paraît normal pour les conciles éloignés, avec leurs empereurs byzantins

à gardes empanachées, leurs sbires, leurs brigandages et leurs préoccupations théologiques ou disciplinaires, nous semble parodique dans ces époques récentes. Le concile de Bonaparte a l'air aussi drôle que si François Mitterrand avait entendu exiger d'évêques réunis par force on ne sait quelle définition dogmatique. À tort sans doute, puisque les politiciens d'aujourd'hui n'éprouveraient pas plus de scrupules à traiter à l'identique des évêques musulmans, s'il en existait. Mais Napoléon était un maître de la trique, ce que ne sont pas ses successeurs, plus hésitants. Il avait déclaré : « Les hommes qui ne croient pas à Dieu, on ne les gouverne pas, on les mitraille. » Il était animé à peu de chose près des mêmes intentions à l'égard de ceux qui y croient, et en premier lieu le pape et les évêques. Il avait réduit le pape à la condition de chapelain lors de la superbe farce du sacre, si bien décrite par Cabanis. Il voulait des évêques couchés comme des préfets, et était d'autant moins dissuadé de le vouloir qu'il pouvait s'attendre à ce qu'ils aiment obéir à un pouvoir fort, ce qui est en effet le plus souvent le cas.

En Napoléon subsistait pourtant un reste d'inquiétude. Ce catholicisme qu'il comprenait mal, il le connaissait assez pour discerner chez lui un côté subversif, irréductibilité des droits de Dieu par rapport à César, souci des pauvres comme chemin du salut, mépris de la famille si visible dans la vie d'un maître pérégrinant, instable, célibataire et entouré de femmes perdues. Quelque capacité que pût montrer l'Église à recouvrir ces passions spirituelles d'un manteau d'apparat, puis à s'attacher plus au vêtement qu'au reste, ces passions demeuraient qu'un rien pouvait suffire à réveiller. Bonaparte eût sans doute préféré que son peuple soit musulman, parce que cette religion est moins hostile à la propriété

privée, et du reste on prétendait qu'il s'était converti en Égypte. Sainte-Beuve disait que pour comprendre le Concordat, il fallait y voir la suite et la répétition du comportement de Bonaparte avec les oulémas du Caire. Accueillant le pape en forêt de Compiègne, il avait d'ailleurs fait escorter sa berline d'une garde de mamelouks.

Il fallait à tout prix empêcher que les clercs, et d'abord les évêques, le premier compris, prissent trop leur doctrine au sérieux, et donc les tenir rênes courtes, se tenant prêt à « sabrer les niaiseries métaphysiques » d'où qu'elles viennent, surtout du clergé. En quoi Napoléon était plus intelligent que Maurras, qui, tout au souci païen d'utiliser l'institution ecclésiastique comme une force d'ordre, s'est toujours mépris sur son caractère instable par nature : d'un côté absolument révolutionnaire, de l'autre côté absolument conservatrice, disait Henri de Lubac.

Napoléon avait envoyé quelques gendarmes, dès 1809, défoncer à la hache les portes des appartements pontificaux, en suite de quoi le principal pandore, un nommé Radet, avait récité en bafouillant la prose impériale, exigeant le retrait de la bulle d'excommunication et la renonciation à toute souveraineté temporelle, faute de quoi le souverain Pontife serait détenu. Pie VII le fut en effet, gardé à vue à Savone, près de Gênes.

Au moment donc du conclave de Paris, les évêques exigèrent sa libération. Parmi eux les trois plus enragés contre la prétention de l'empereur à les nommer : Hirn, de Tournai, Broglie, de Gand et Boulogne, de Troyes. Ils furent aussitôt jetés en prison, et l'assemblée moutonnaire reprit ses travaux, votant en clôture par 80 voix contre 13 le droit de l'empereur de nommer les évêques.

Pourtant ce Boulogne n'était ni un matamore ni un

aventurier, et cela concourt à le rendre aimable. Il faudrait, sans tact ni précautions, le voir comme un homme d'aujourd'hui. L'exercice est toujours amusant. Couthon ou Barras ne sont après tout que des Mélenchon ou des Roland Dumas un peu figés par l'histoire, et les voir ainsi empêche de trop s'abuser. « L'objectivité est si contraire à la nature humaine, écrit Cabanis à propos du sacre, qu'elle tue les morts une seconde fois. C'est leur rendre la vie que de ne leur faire grâce de rien, et que de parler d'eux avec autant de passion que des vivants. »

Sur le seul portrait à l'huile que l'on connaît de lui, Boulogne présente à la fois le visage d'un roué du XVIII^e siècle et le regard de la bête du Gévaudan dans les gravures d'époque. Quelque chose d'incertain, et aussi de curieusement déterminé, peut-être jusqu'à la violence.

Ses débuts sont étranges. Issu d'une famille modeste, il s'élève par les ordres, mais est révoqué de sa charge de vicaire de Saint-Germain-l'Auxerrois pour des raisons inconnues. Il produit un éloge du Dauphin, l'archevêque intervient pour le censurer, et le fait enfermer trois mois à Saint-Lazare. C'est la mort de son persécuteur qui lui ouvre la voie des honneurs. Il devient vicaire général de Châlons-sur-Marne, prédicateur du roi, puis est élu député du clergé pour la paroisse de Saint-Sulpice.

Vient la Révolution. Il refuse les décrets de la Constituante, ne prête pas le serment, est arrêté trois fois sous la Terreur. Il parvient à s'évader, et ne trouve rien de plus urgent à faire que de commencer une virulente campagne contre les doctrines théophilanthropiques de La Révellière-Lépeaux. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus du choix de cet objet de détestation, combattu avec la même rigueur que l'arianisme, ou de la fermeté de sa résistance à la

vindictes qu'il fit retomber sur sa tête. La Convention mit à traquer l'innocent évêque une vigueur dont elle épargnait la manifestation aux trafiquants de tout poil. Il faut dire que la Révolution était affaire d'idées comme aucun régime et que même La Révellière-Lépeaux pouvait se prendre pour un philosophe, vanité comprise ; ainsi Lénine, Staline et Mao, en d'autres temps. Bossu et anticlérical, La Révellière ne pouvait rien pardonner au bel évêque et c'est ainsi qu'il parvint à le faire condamner à la déportation.

Boulogne réapparut assez loin après Thermidor et se rallia d'abord avec ferveur au Consulat puis à l'Empire, comparant, ce qui est tout de même bizarre pour un chrétien, Bonaparte à un « nouveau Cyrus ». Il est vrai qu'il le voyait appelé « dès le commencement des siècles pour relever les ruines du temple et rendre au sacerdoce toute sa majesté », toutes choses bien propres en effet à séduire un dignitaire ecclésiastique. Sur quoi il fut nommé grand vicaire de Versailles, puis chapelain de l'Empereur et pour finir créé baron de l'Empire en octobre 1808.

On doit aimer ces instants suspendus où les carriéristes eux-mêmes soudain pensent à autre chose, puis commencent à défaire ce qu'ils ont pris tant de peine à tisser. Napoléon brime le pape et tout d'un coup Boulogne n'a pas de mots assez durs. Il avait été loin dans la voie des accommodements. Il avait toujours trouvé une bonne raison de courber l'échine. La dernière couleuvre ne passe pas. L'évêque la vomit. Il fustige le *nouveau Cyrus*, lequel le fait emprisonner au donjon de Vincennes, puis l'assigne à résidence à Falaise, punition autrement sévère. Il n'en sortira pour reprendre le siège de Troyes qu'au retour des Bourbons, qui le remercieront en l'élevant à la pairie. Ces honneurs tardifs ne sembleront annuler la portée de son acte de rébellion qu'à ceux qui

oublie qu'en 1811, le retour desdits Bourbons était rien moins que certain, et qui en jugeant comme ils le feraient de la décision d'un jeune homme de 1940 de rejoindre Londres d'après les fauteuils ministériels que ce jeune homme, devenu vieux, aurait occupés par la suite. Ce qui est singulier, c'est que Boulogne retrouva, vers la fin de sa vie, les incertitudes du début, les persécutions en moins. On voulut le nommer archevêque de Vienne, mais ce fut impossible. On l'autorisa à porter le titre d'archevêque à titre personnel, ce qui n'avait guère de sens, sur quoi il mourut d'une attaque d'apoplexie. On l'enterra au Mont-Valérien avant que le clergé de Troyes, qui l'avait réclamé, n'obtînt en 1842 la dépouille du jeune homme aventureux qui, persistant au travers des années, avait défié le pouvoir impérial.

LE CLOCHARD DE TROYES

La mémoire s'est presque entièrement effacée d'un clochard qui vivait, à la fin des années 1950, sur les berges de la Seine, entre le Pont-Neuf et le pont Alexandre III, et le plus souvent sous le pont du Carrousel, près du port des Saints-Pères. Les dessous du pont du Carrousel se présentent comme un couloir voûté où ceux de la rue dorment dans des alvéoles aménagées entre les piles. L'homme était appelé, on ne sait trop pourquoi, Pierre l'Ermite. C'était paraît-il un avocat de Troyes, qui, jeune encore, avait tout quitté pour vivre à la cloche. Grigoriev le décrit dans une lettre d'après-guerre à Bagramko, conservée à l'abbaye de Gethsémani, dans le Kentucky. On trouve des personnages qui ressemblent à ce clochard dans plusieurs romans de Simenon. Jusque dans les années 1960, des

confrères de Paris, stagiaires ou ténors du barreau, venaient le consulter sur des questions délicates et il y répondait volontiers. C'est auprès d'eux qu'on pouvait recueillir, jusqu'à ces dernières années, quelques indications sur l'existence passée de Pierre l'Ermite. Ce juriste fin et discret avait un jour commencé à donner quelques indices de singularité. Il s'était mis peu à peu à dire la vérité à ses clients. « Que croyez-vous ? Votre affaire est mauvaise et c'est la vôtre. Tout de même, frauder ainsi, c'est aussi bête qu'immoral. » Peu à peu, les remarques étaient devenues plus nettes, plus sardoniques, comme s'il se vengeait d'on ne savait quoi. « Je ferai de mon mieux, mais vous allez morfler, mon bonhomme. » Il appelait ainsi aussi bien les dignitaires de l'industrie locale que les malfrats de rencontre, et tous s'en choquaient également, les malfrats surtout, dont le cuir est plus tendre que celui des patrons. À ce jeu, il avait perdu sa clientèle en deux ans, puis, libre de toute attache, sans famille connue, était parti un beau matin sans laisser d'adresse, épingleant sur la porte de son cabinet un carton où l'on pouvait lire : « Tu l'as voulu, tu l'as eu », et, en dessous et en lettres capitales : « Démerdez-vous. » Son unique collaborateur avait signalé sa disparition, et l'avait cherché quelque temps, puis avait réussi à force d'adresse et de compassion à reprendre sa clientèle évaporée au fil des années de révolte.

Personne sous les ponts n'essayait de le voler ou de l'intimider. Pierre l'Ermite passait pour un homme dangereux. À ses débuts de clochard, il n'avait pas beaucoup plus de quarante ans et se maintenait en forme. Il mendiait un peu à Saint-Eustache, déchargeait pour quelques francs des cageots de légumes aux Halles, ne buvait pas et s'achetait des rasoirs, avec lesquels il se rasait entièrement la tête et aussi

François Sureau

L'or du temps

« La Seine est le fleuve sur le bord duquel j'aurai passé l'essentiel de ma vie. Je me suis aperçu très tard que cette mince coulée grise et verte formait le centre d'un territoire réel et imaginaire, dont je n'avais cessé de vouloir déchiffrer le secret. »

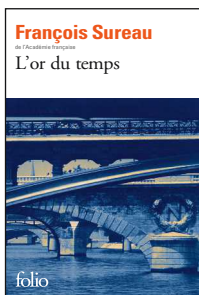
De la source à Troyes, de Samois à Évry, Bercy, Paris et au-delà, François Sureau suit les courbes de la Seine et rapporte de chacune de ses haltes un récit unique, étonnant et libre.

« Une lumineuse déambulation jalonnée d'histoires, de rencontres et de création. »

Augustin Trapenard, *Boomerang*

« Un voyage au fil de l'eau, à travers l'histoire, la littérature et la mémoire d'un homme qui connaît les pesanteurs et les grâces du pouvoir. »

Vincent Trémolet de Villers, *Le Figaro Histoire*



L'or du temps
François Sureau

Cette édition électronique du livre
L'or du temps de François Sureau
a été réalisée le 11 mars 2024 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072962677 - Numéro d'édition : 401289).

Code produit : U40725 - ISBN : 9782072962707.

Numéro d'édition : 401293.